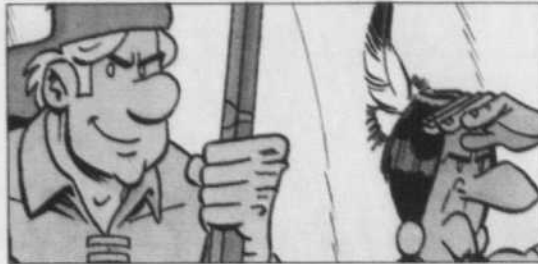


POÉSIE

Autour du prix  
Émile-Nelligan  
Page F 4



BÉDÉ

Coureur des bois  
Page F 6

# LIVRES



## Réaffirmer l'espace poétique francophone

Le 7<sup>e</sup> Marché francophone  
de la poésie célèbre  
Senghor et Miron et...  
fait place aux anglophones



Léopold Sédar Senghor



Gaston Miron

FRÉDÉRIQUE DOYON

La coïncidence, de prime abord paradoxale, frappe en plein dans le mille. Le centenaire de Léopold Sédar Senghor ramène la question de la francophonie à l'avant-plan du 7<sup>e</sup> Marché francophone de la poésie (MFP), qui fait en même temps une place plus grande aux poètes et éditeurs anglo-montréalais.

«Depuis quelques années, il y a un rapprochement évident entre les communautés anglophone et francophone en poésie», note Isabelle Courteau, directrice du MFP, qui se déroule à Montréal du 30 mai au 4 juin. Petit à petit, on essaie d'aménager une place naturelle aux anglophones.»

Une première lecture exclusivement en langue anglaise est au programme le vendredi 2 juin autour de *An Anthology of Canadian Poetry* publié chez Véhicule Press. La démarche de rapprochement prendra aussi la forme très concrète d'un projet de traductions croisées d'auteurs canadiens-français en anglais et vice-versa, de concert avec la Quebec Writers Federation (QWF). Les deux organismes auront comme d'habitude leur stand aux côtés de quelque 70 autres éditeurs de poésie — un record dans la petite histoire du MFP — sous le chapiteau de la place Gérard-Gravel.

Les poètes Ian Ferrier (aussi président de la QWF) et Fortner Anderson participeront également à un événement de poésie-performance le 31 mai. La pertinence et la nature de la performance en poésie avaient

fait l'objet d'une table ronde en 2005, mais on a jugé que le sujet était encore riche d'échanges prometteurs. Le colloque annuel du MFP se penchera donc sur la question (notamment avec MM. Anderson et Ferrier) toute la journée du 1<sup>er</sup> juin.

À l'heure où la francophonie québécoise se réapproprie son américanité et rompt avec le colonialisme, la poésie anglo-saxonne, par sa nature et son histoire, peut justement servir de vis-à-vis contrastant pour réaffirmer l'espace poétique francophone, thème au cœur du septième MFP.

«Les États-Unis font contre-poids à l'Angleterre, c'est une autre dynamique, ils ont créé une nouvelle langue, fait valoir Mme Courteau. Paris et la France pèsent plus lourd dans la francophonie. C'est pour cela que Senghor a autant marqué son époque, comme si la francophonie avait eu besoin d'un leader pour revendiquer des choses dans les années 50-60.»

De Senghor à Mabanckou

Invité d'honneur du 7<sup>e</sup> MFP — qui en inaugure la tradition cette année — avec le Congolais d'origine Alain Mabanckou, Jean-Marc Desgent rappelle l'état paradoxal de Senghor. «Il a voulu décentrer tout par rapport à Paris, il nous oblige donc à réfléchir à certaines de nos positions, et en même temps, c'est le plus européen de tous les Africains, dit-il. Si la francophonie signifie la rencontre, sous un même chapiteau, de tous les parlants français, il faut applaudir, mais si la fran-

cophonie, ce sont des parlants français qui désirent une seule chose, publier à Paris, c'est un piège terrible.»

Le poète québécois livrera ainsi sa réflexion sur le poète et politicien sénégalais dans le cadre du spectacle hommage *Si Senghor m'était conté*, point culminant du MFP le 2 juin. La soirée, qui se déroulera dans la pure tradition africaine, menée par le griot Joujou Turenne, proposera une relecture de l'œuvre de Senghor, laissée aussi aux soins des poètes Alain Mabanckou, Hélène Monette, Sohka Benga (Sénégal) et Jean-Pierre Verheggen (Belgique).

Ceux-ci ont tous été choisis pour leur rapport particulier à la langue comme lieu de déploiement d'une identité. Ils réaffirment à leur manière l'espace poétique francophone. Dans son dernier recueil, Alain Mabanckou se porte à la défense de la poésie en français, signalant le besoin de poètes issus de l'espace francophone afin que celle-ci puisse se renouveler.

«La poésie de Desgent s'inscrit dans une lecture sociale du monde, affirme Mme Courteau pour expliquer le choix des poètes pour ce spectacle. Après une période plus intimiste de la poésie, il se situe davantage dans un discours critique, plus direct et accessible. Chez Hélène Monette aussi on sent une relation à un territoire, une identité nord-américaine, francophone.»

L'héritage de Miron

Cette relation géographique à la langue renvoie ju-

dicieusement à Gaston Miron, dont l'œuvre et l'héritage feront l'objet de la table ronde inaugurale du MFP, le 30 mai, afin de souligner le 10<sup>e</sup> anniversaire de la mort du poète. C'est à un autre rendez-vous incontournable venu gonfler l'offre d'activités de ce septième et imposant MFP: Deux jeunes poètes et essayistes, Antoine Boisclair et Rosalie Lessard, joueront les *a priori* selon lesquels l'influence de Miron touche peu les jeunes générations d'auteurs.

En multipliant ses activités et en accueillant pour la première fois des spectacles qui dépassent la simple mise en lecture, le Marché cherche à s'ouvrir à la diversité des tendances qui fourmillent désormais en poésie.

«On souhaite aller plus loin dans les sous-courants de la poésie», explique Mme Courteau. D'où l'idée d'une journée complète de conférences-débats sur la poésie-performance. «C'est une question qui revient tout le temps: est-ce que la lecture c'est valable? La performance, ça veut dire quoi? Ça implique la scène, le théâtre, le showbiz?», demande la directrice, qui relève la quasi-absence d'écrits sur le sujet et se réjouit de l'éventuelle publication des actes du colloque. «Il faut qu'on crée notre propre discours pour dire ce qu'on trouve important quand on parle de poésie en performance.»

À ce titre, la tradition poétique anglo-saxonne a peut-être quelque chose à nous apprendre. «La poésie francophone a tendance à travailler sur la forme, la syntaxe», note M. Desgent. *La poésie des anglophones,*

«On souhaite aller plus loin dans les sous-courants de la poésie»

VOIR PAGE F 2: POÉSIE

### MARCHÉ FRANCOPHONE de la POÉSIE

du 30 MAI au 4 juin 2006

7<sup>e</sup> ÉDITION PLUS DE 170 POÈTES  
ET ÉDITEURS AU RENDEZ-VOUS

HERITAGE DE GASTON MIRON  
TABLE RONDE, 30 MAI 19H30  
| MAISON DES ÉCRIVAINS

POÉSIE-PERFORMANCE  
SOIRÉE DE PERFORMANCES, 31 MAI 19H  
| O PATRO VVS

CONFÉRENCES-DÉBATS, 1<sup>er</sup> JUIN 9H30 À 17H  
| MAISON DE LA CULTURE PLATEAU-MONT-ROYAL

VOIX D'ACCÈS  
SPECTACLE, 2 JUIN 20H  
| MAISON DE LA CULTURE PLATEAU-MONT-ROYAL

pour la programmation complète  
[www.maisondelapoésie.qc.ca](http://www.maisondelapoésie.qc.ca)  
présenté par le

**Maison**poésie

## LIVRES

EN APARTÉ

## L'enfer brun



Jean-François Nadeau

Tandis que Susan Sontag, en signe de résistance à l'oppression du nationalisme serbe, s'évertuait à monter une pièce de Beckett dans Sarajevo soumis au feu des bombes, l'écrivain austro-slovène Peter Handke se passionnait plutôt, comme on peut le lire à travers la forêt d'incertitudes qu'habille son écriture, pour la figure du despote Slobodan Milosevic. Les pilonnages de l'artillerie sur Sarajevo, la structure calcinée de sa bibliothèque néomauresque, le monde lunaire qui s'étendait aux environs de la tour d'Oslobodjenje, les cadavres par milliers: cette nuit noire lui semble le résultat d'une juste lumière serbe.

À la fin des années 1990, les conceptions sociopolitiques très tendancieuses de Handke, pour ne pas dire révisionnistes, lui ont valu de recevoir l'Ordre du chevalier serbe. Handke a aussi quitté l'Église catholique en signe de protestation à l'égard d'un message de paix lancé par le pape en direction des Balkans, tout comme il a rendu un prix de l'académie allemande pour manifester son opposition aux bombardements de l'OTAN. Bien sûr, l'écrivain s'est rendu sur la tombe de Slobodan Milosevic, le bourreau de Belgrade, verser quelques larmes.

Pourquoi de bonnes âmes s'arrachent-elles maintenant les cheveux, au nom de la liberté d'expression, parce qu'une des pièces de Handke vient d'être retirée du prochain programme de la Comédie-Française? Victime de la censure, Handke? Allons donc! Devant pareille levée de boucliers en sa faveur, les victimes mortes ou vivantes semblent devenir curieusement les agresseurs.

L'œuvre de Peter Handke est diffusée partout. On joue ses pièces. En français, Gallimard diffuse son œuvre sans le moindre état d'âme, comme elle le fait pour bien d'autres auteurs. Faut-il donc le voir et l'entendre partout afin de lui assurer un statut d'homme libre dans une société qui ne le serait plus?

Cela me fait songer à un vieillard des Cantons-de-l'Est qui s'offusquait, il y a quelques années à peine, d'avoir été pris à partie par quelques autres vieux lors d'une visite à sa banque. L'olibrius, toujours un peu imbibé d'alcool, s'était alors coiffé d'un képi d'officier nazi, comme si c'était la moindre des choses, pour se protéger du soleil. Il avait été naturellement houspillé. «*Qu'est-ce qu'ils ont fait de si mal, les nazis?*», beuglait-il après coup. Chez lui, bien installé à côté d'une horloge ornée d'une swastika, cette araignée gorgée de sang, il se montrait tout à fait incapable de comprendre la portée effective d'une idéolo-



L'écrivain Peter Handke, dans les ruines d'une usine de Kragujevac.

gie nationaliste délétère. Ce zèbre de village a bien sûr le droit de se promener en exprimant ses idées tordues si cela lui chante, mais les autres ont tout aussi bien le droit de lui dire ses quatre vérités. Comme dans le cas de Handke.

Pour lutter contre les formes contemporaines du fascisme très brun, Sontag ne s'y était pas trompée: se replonger la tête dans les œuvres de Beckett s'avère une juste idée. Ce curieux homme, terré chez lui à écrire sous une ampoule nue, disait la vérité du monde dans toute sa dureté et son étrangeté. Est-ce pour cela que l'on célèbre cette année le centenaire de naissance de Beckett sans le célébrer du tout? Y aurait-il des vérités qui doivent ainsi se perdre dans la forêt du babillage public d'une époque, comme les pensées dans un texte de Handke?

## La peste brune

Pour mieux comprendre les tangentes de la peste brune, il faut aussi revenir aux textes de Joseph Roth, écrivain autrichien, comme Handke, mais dont la femme fut assassinée par les nazis et qui finit par périr dans une pauvreté absolue, non sans faire preuve d'un immense courage. Joseph, Joseph Roth. À ne pas confondre, je vous prie, avec Philip Roth, ce grand écrivain américain omniprésent, dont le *New York Times* autant que *Playboy*, dans des exercices fumeux d'élaboration d'un palmarès du succès, viennent de sacrer plusieurs romans parmi les 25 meilleurs publiés aux États-Unis ces dernières années.

Joseph Roth, donc. L'homme fut un des premiers à percevoir la fétide odeur des émanations diverses du fascisme. De 1933 à 1939, c'est-à-dire juste avant que

n'éclate la guerre, il a rédigé en exil de courts articles brillants sur ce que le régime nazi promettait. Ils viennent d'être traduits et rassemblés sous le titre de *La Filiale de l'enfer*, aux Éditions du Seuil.

«*Les pays dont nous traînons la nationalité, écrit-il, nous pouvons en sortir, même si c'est à grand peine. Quant à l'époque où nous sommes nés, nous ne pourrions jamais la quitter, sauf en mourant. Que nous allions de gauche à droite ou que nous restions au centre, que nous soyons vêtus de rouge, de vert ou de bleu, que nous parlions l'hindi ou le kalmouk, nous sommes tous des enfants de l'époque dont nous portons la marque, voire les stigmates.*» On se dit, le lisant, qu'il a su voir autre chose que les autres. Et puis non. Roth considère à l'évidence les mêmes choses, mais il a, lui, la décence de les lire en marge de l'époque, avec un authentique talent d'écrivain. Il n'y a pas de préchi-précha chez lui. Les faits. Une écriture. C'est tout. Et cela suffit.

Rien à voir avec l'exercice malhabile que Jean-Pierre Charland, professeur de didactique de l'histoire à l'Université de Montréal, vient de livrer dans un roman intitulé *L'Été de 1939 avant l'orage*. Lié de près à la Fondation Historica, laquelle est touchée de plein fouet par ce projet de révision douteux des programmes d'enseignement de l'histoire au Québec, Charland s'est lancé, sous le couvert d'une très mince intrigue policière, dans une narration de ce que fut, au Canada français, l'époque du fascisme dans l'entre-deux-guerres.

Renaud Daigle, son personnage principal, avocat et député du Parti libéral fédéral, semble avoir lu rien de moins que cinquante ans d'études postérieures à la période où il vit et jongle dès lors sans cesse, dans la moindre conversation, avec des enclumes. Le narrateur de cette brique de cinq cents pages, omniscient comme pas un, semble pour sa part capable de dérouler le futur à l'infini aux pieds du lecteur. Le meurtre dont est victime la femme d'un médecin juif est d'abord et avant tout le prétexte fragile d'un étalage infini de considérations historico-moralisatrices soutenues, hélas, par une écriture pauvre, visiblement incapable de la moindre invention. C'est dans cette structure romanesque légère, écrasée par une trame historique éléphantinesque, qu'Adrien Arcand et les membres du Parti national social chrétien entrent en scène. Le parti d'Arcand, plus dévoué à la royauté et à l'Empire britannique qu'à Hitler, quoi qu'en dise l'auteur, devient alors le point de gravité d'une histoire qui n'en finit plus. Même si elle s'oppose par son distillé de morale à des hommes comme l'abbé Groulx, pareille œuvre n'est pas sans faire penser justement à la manière dont des hommes semblables écrivaient, il y a trois quarts de siècle, des romans «édifiants» destinés autant au «bon peuple» qu'à la «belle jeunesse». Aujourd'hui comme hier, voilà une approche littéraire qui tient du naufrage de la pensée.

jfnadeau@ledevoir.com

## L'édition au pays d'Amazon

ÉRIC LESER

Confrontés au déclin régulier de la lecture, notamment chez les jeunes — 43 % des Américains de 18 à 24 ans lisaient des livres en 2002, contre 60 % en 1982 —, les éditeurs aux États-Unis ont misé sur de nouveaux canaux de distribution et notamment Internet. Pour l'instant, cela leur a réussi.

En 2005, sur un chiffre d'affaires de l'édition de 34,6 milliards \$US, la vente en ligne a représenté 4,3 milliards, soit une augmentation constante depuis 1995 et la naissance d'Amazon.com.

Depuis 2002, les ventes d'Amazon.com aux États-Unis s'accroissent en moyenne de 15 % par an et celles des chaînes traditionnelles comme Barnes & Noble ou Borders, de 5 %. C'est pourquoi ceux-ci ont aussi créé leurs sites de vente en ligne.

«*Internet fait progresser les ventes car il offre un accès sans précédent au consommateur, en matière de quantité*

d'ouvrages, de disponibilité et d'accessibilité», explique Albert Greco, professeur à la Fordham University et expert du groupe d'étude de l'industrie du livre. «*Dans un grand magasin des chaînes Barnes & Noble ou Borders, vous avez environ 170 000 titres disponibles. Sur un site, c'est de l'ordre de trois millions et demi.*» Cette tendance accélère la concentration des réseaux de distribution et la disparition des librairies de proximité. En revanche, elle apporte un soutien aux petits et moyens éditeurs qui, par les sites des grands distributeurs, ont accès à un immense marché.

Internet a aussi entraîné le développement rapide du marché de l'occasion. Sont en concurrence, en ligne, le livre neuf et le livre d'occasion, bien moins cher, d'où une perte estimée à 2,5 milliards de dollars par an pour les éditeurs. Plus d'un tiers des livres achetés par les universités ne sont pas neufs.

Le Monde

## L'ubiquité ferronienne

MICHEL LAPIERRE

Un médecin a soigné un homme qui vient de mourir. À la radio de sa voiture, il écoute un plat gastronomique. C'est le nom typiquement acadien, mais surtout typiquement ferronien, d'un vieil homme originaire de Saint-Amateur, village réel du Nouveau-Brunswick, croyez-le ou non. Faut-il préciser que le médecin qui, à l'Hôtel-Dieu de Montréal, soigne cet Acadien ressemble comme un frère au docteur Ferron?

«*Je lui fis sa piqûre et m'en allai. Le lendemain matin, il était mort*», raconte le bon médecin à propos de son patient. Dès le premier paragraphe, le conte semble fini. Mais le docteur héritera de la boîte de cigares «à peine entamée» de Vautour. Il fumera un de ces havanes et le conte deviendra curieusement théologique.

Dans sa Renault 15, le médecin dictera le discours de l'inconnu qui parle à la radio. Grâce au don soudain d'«ubiquité», il deviendra cet inconnu. «*Si j'avais été mystique, conclura-t-il, j'aurais été ravi, en extase dans le sein de Dieu.*»

Comme ce narrateur, Ferron, si agnostique qu'il se montre, ne serait pas étranger à la tentation de la folie mystique. Quoi qu'il en soit, aucun écrivain québécois, pas même Hubert Aquin, n'explore la folie tout court autant que lui.

Ferron discerne dans le déséquilibre psychique, du moins dans le sien, «un problème de communication entre soi et les autres». Ce qui correspond sans doute à la tragédie de l'écrivain québécois incompris qui doit affronter le lectorat restreint et insensible d'un «pays incertain». Ferron voit dans l'identification à autrui le remède de sa folie et ose le trouver divin comme pour mieux oublier que la folie paraît insurmontable.

Collaborateur du Devoir

VAUTOUR HACHÉ

Jacques Ferron  
Éditions Trois-Pistoles  
Notre-Dame-des-Neiges, 2006,  
80 pages

## POÉSIE

SUITE DE LA PAGE F 1

que ce soit de l'Angleterre, des États-Unis ou du Canada, est beaucoup plus narrative, ce qui a peut-être permis une moins grande distance par rapport au public lecteur. Mais ce colloque et l'événement-performance qui le précède seront aussi l'occasion de voir et d'entendre des artistes étrangers qui explorent d'autres avenues (poésie-action, poésie sonore, poésie beat) depuis un moment, comme Eric Giraud du Centre international de poésie de Marseille et le Belge David Giannoni. «*Ça va être intéressant de voir la rencontre des deux courants, plus conceptuel d'une part et plus lyrique d'autre part*», conclut Mme Courteau.

Le Devoir

## Prix Jean de La Fontaine

À l'occasion de Vivre l'Amérique française à Paris, le prix littéraire Jean de La Fontaine a été décerné à Marc Laberge pour *La Baleine d'Aubert*, un recueil de contes et récits du Québec publié aux Éditions Trois-Pistoles. Le jury a particulièrement apprécié la dimension humaine de ces contes. — *Le Devoir*

Je suis fou de Vava

Le dimanche 28 mai à 14 heures,  
Dany Laferrière vous invite à la  
fête de Vava à la Librairie Monet!

Un petit goûter et des cocktails fruités seront servis!  
Martin Larocque, comédien, vous fera la lecture de cette jolie histoire



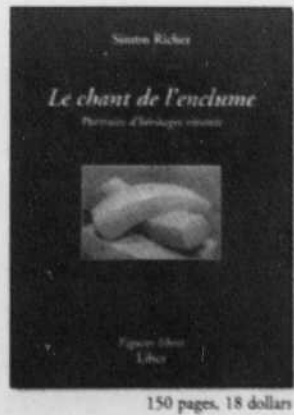
Librairie Monet 2752, de Salaberry · Galeries Normandie  
Montréal, Qc · H3M 1L3  
(514) 337-4083 www.LibrairieMonet.com

Olivieri  
librairie · bistroLECTURE  
OLIVIERI - LE NOROÏTJEAN CHAPDELAIN GAGNON,  
CANTILÈNEJEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN,  
VOICI NOS PAS  
SUR TERREMONA LATIF-GHATTAS,  
AMBRE ET LUMIÈREDimanche 28 mai  
à 15 heures5219, Côte-des-Neiges  
739.3639

éditions Liber

Philosophie · Sciences humaines · Littérature

«Figures libres»

Simon Richer  
Le chant de l'enclume  
Portraits d'héritages vivants

150 pages, 18 dollars

## LITTÉRATURE

## De l'espèce humaine et autres considérations



Suzanne Giguère

La vie réunit de manière impromptue deux frères qui s'opposent presque en tout, au point d'apparaître le négatif l'un de l'autre. Avec une lucidité matinée d'humour, *Un petit gros au bal des taciturnes* nous emmène à la lisière de la tragédie intime des deux frères. Sous-tendu par une sensibilité philosophique, le roman est entrecoupé de réflexions sur la distillation du temps, le jaillissement perpétuel du vivant, la barbarie, le deuil, le pessimisme ambiant et un certain regard désenchanté sur l'espèce humaine.

Le roman va bien au-delà d'une histoire de filiation et d'affection mutuelle pour toucher à l'universel, c'est-à-dire la part insondable au cœur des êtres qui nous sont les plus chers.

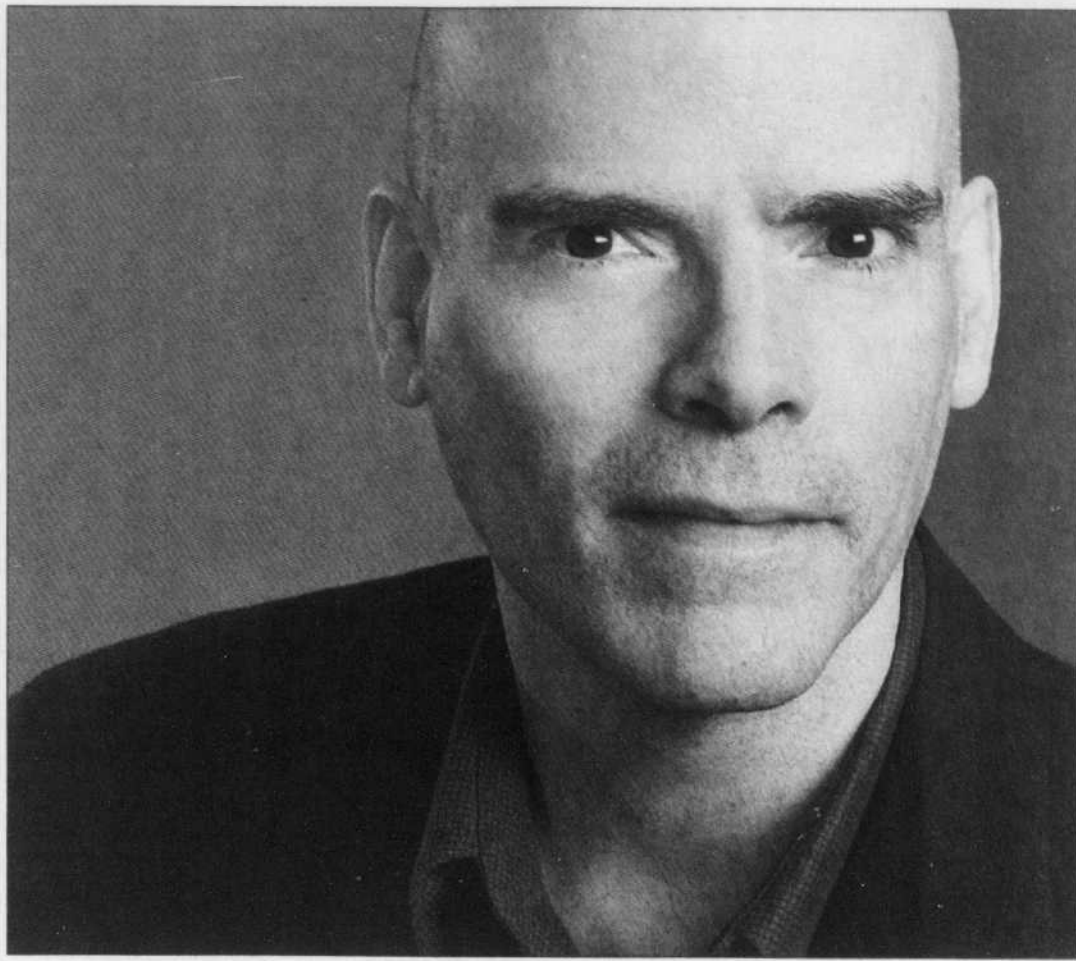
## L'âpreté du monde

Le titre tient du burlesque, les premières pages également. Léo, l'homme corpulent qui débarque dans la vie de son frère cadet et dérègle son quotidien, est un homme défait, accablé par ses déboires conjugaux, au bord de la faillite. On dirait Buster Keaton dans une scène du film *Le Mécano de la General* ou encore de *La Croisière du Navigator*. À la fois tragique et subtilement comique.

Homme d'affaires, flambeur, Léo adore les signes extérieurs de la réussite. «*Le monde était pour lui une course à obstacles, pas un révoir.*» Il traite son frère de contemplatif, ne comprend pas la quasi-indigence dans laquelle il vit. À ses yeux, il est inadapté.

Écrivain à l'esprit libre et indépendant, rêveur, sensible et orgueilleux, Jacques a conquis sa liberté au prix d'obscures privations et de contradictions douloureuses. Amoureux des mots et le nez plongé dans les livres, il poursuit ses tête à tête avec les écrivains impitoyablement lucides qui trempent leur plume dans l'âpreté du monde.

Léo demande à voir les livres de ces écrivains «en-



Jacques Marchand

MARTINE DOYON

ragés». Ayant développé une aversion passagère pour l'espèce humaine, il a besoin d'entendre des voix «aigriées». Il remplit un cahier de citations et de maximes les plus noires. «*Les livres cafardeux loin de le déprimer le réconciliaient avec l'existence, l'euphorisaient même.*», note Jacques, qui a entrepris la rédaction d'un roman sur son frère.

Détournant pour mieux se les approprier les

codes de l'autofiction, Jacques Marchand émette une vingtaine de fragments de sa propre vie. Il chemine à rebours dans le labyrinthe de ses émotions d'enfant et d'adolescent. Les mots s'enroulent comme du lierre autour du pays d'enfance retrouvé. Ils décrivent ici la tendresse immense du garçon pour sa mère, là l'ivresse soudaine partagée avec la petite voisine, un peu plus loin le ton de l'indignation ver-

tueuse des institutions et curés, l'embrigadement scolaire.

Les images de l'adolescence se recomposent, défilent à leur tour: le premier «frenchkiss» à treize ans: «*le baiser, en s'éternisant, prenait les dimensions d'une aventure homérique*»; le voyage en Europe avec Léo et la sensation prodigieuse de fuite en avant, de l'intensité du bonheur d'exister. Un autre fragment montre le père racontant sans cesse des blagues pour masquer sa mélancolie. Une dernière image, pénétrante, sur l'agonie du père, donne soudainement au récit une profondeur grave.

## Le rire et les ombres

«*Léo rêve de calme mais il a besoin de tempête.*» Jacques écrit ces mots le jour où son frère aîné décide de repartir à l'assaut du monde des affaires. Ces deux mois et demi passés ensemble ont rapproché les deux frères, moins dissemblables qu'il n'y paraissait de prime abord. Lors de leurs adieux, la gorge serrée, Léo dit à Jacques qu'il est le seul à vraiment le connaître. Cette confiance jette l'écrivain dans le doute. «*Qui suis-je pour y voir clair? Multiple et mobile, sans cesse contradictoire, la nature humaine est la plus erratique des sujets d'observation.*»

Les pages finales résonnent mélancoliques et joyeuses. Jacques marche avec la nonchalance du promeneur dans un sous-bois inondé de lumière. Il entend le chant d'un rouge-gorge qui a bercé son enfance. Il le regarde longuement, comme s'il attendait d'avoir la même légèreté que l'oiseau.

À mi-distance entre l'ironie et l'humour, la gravité et la tendresse, le plaisir fou et la peine, le rire et les ombres, *Un petit gros au bal des taciturnes* s'épanouit librement dans une prose alerte, limpide, aérienne. Le roman trace avec finesse le portrait touchant de deux frères soumis à leur fragilité et à leurs contradictions. Et si une partie de leur histoire reste dissimulée dans les blancs de l'écriture, c'est la part de rêve que laisse Jacques Marchand au lecteur.

Collaborateur du Devoir

## UN PETIT GROS AU BAL DES TACITURNES

Jacques Marchand  
Éditions Fides  
Montréal, 2006, 216 pages

## La vraie nature de la fiction américaine



FRANÇOIS GUILLOT APF

Le classique de Toni Morrison, *Beloved*, arrive en tête de liste des meilleures fictions américaines, selon un groupe d'experts interrogés

LOUISE-MAUDE  
RIOUX SOUCY

L'exercice est forcément trivial, sinon injuste. Mais l'être humain aime les listes, à plus forte raison quand celles-ci sont menées tambour battant par un groupe de 125 experts en littérature interrogés par le sérieux *New York Times* (NYT). C'est ainsi que le quotidien a couronné Toni Morrison, dont le roman *Beloved* occupe le premier rang des 25 meilleures fictions américaines des 25 dernières années.

Le résultat n'étonne guère, *Beloved* ayant rapidement fait son entrée dans le cursus des étudiants à titre de classique de la littérature américaine. Suivent ensuite, dans l'ordre, *Underworld* de Don DeLillo, *Blood Meridian* de Cormac McCarthy, *Rabbit Angstrom - The Four Novels* de John Updike et *American Pastoral* de Philip Roth.

Mais cette seule liste ne suffit pas à saisir la nature de la fiction américaine que le NYT s'amuse à comparer au Yéti ou au monstre du Loch Ness, soit une créature que peu de gens prétendent avoir réellement vue. À en juger par le top 5, il semblerait que le grand

roman américain soit le fait d'une seule génération, celle née dans les années 30. «*Le baby-boom — qui a pesé lourd sur la culture pop — n'a pas produit de grand roman*», note le NYT.

Quand on observe les résultats d'un peu plus près, on voit aussi que des auteurs plus prisés ont souffert d'une division des votes. C'est ainsi que six romans de Philip Roth figurent à ce palmarès. Outre *American Pastoral*, le NYT cite en effet *The Counterlife*, *Operation Shylock*, *Sabbath's Theater*, *The Human Stain* et *The Plot against America*. Idem pour Don DeLillo, qui revient trois fois avec *Underworld*, *Libra* et *White Noise*. Neuf places sur 25 pour deux auteurs, il faut le faire!

Philip Roth semble d'ailleurs avoir la cote auprès des lecteurs américains puisqu'on le retrouve aussi au palmarès des livres les plus sexy publiés ce mois-ci par... *Playboy*! Son *Portnoy's Complaint* côtoie le *Tropic of Cancer* d'Henry Miller, l'*Histoire d'O* de Pauline Réage, *Crash* de J. G. Ballard et *Lolita* de Vladimir Nabokov, pour ne nommer que ceux-là.

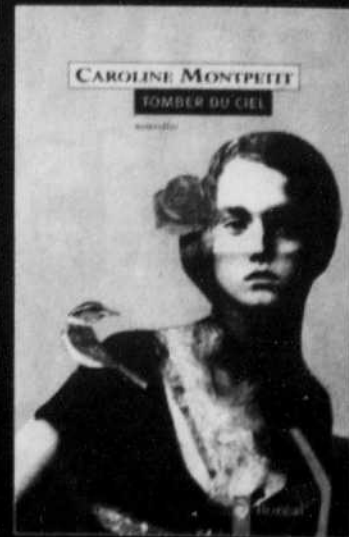
Le Devoir

Caroline Montpetit  
TOMBER DU CIEL

« Ce petit recueil de onze récits brefs présente un dépouillement, une sorte de simplicité volontaire littéraire : en écrire le moins pour en dire le plus. Résultat : des personnages bien campés, pour lesquels la mise au point, comme en photographie, capte la faille, la fragilité. »  
Pascale Navarro, *Ici*

« Caroline Montpetit possède une plume sensible et un regard juste, souvent voilé de tristesse. »  
Monique Roy, *Châtelaine*

« Une série de petits instants d'humanité d'une extrême sobriété. »  
Florence Meney  
Info-culture  
Radio-Canada



Nouvelles  
128 pages • 17,95 \$

Boréal  
www.editionsboreal.qc.ca

Tout sur la littérature et les auteurs québécois

Abonnez-vous à

Lettres québécoises

le magazine de l'actualité littéraire depuis 1976

et recevez en prime (valeur 25 \$)

L'histoire de Pi (roman)

de Yann Martel

S'abonner à *Lettres québécoises*, c'est participer à la pérennité de notre littérature.

Merci de nous encourager!



1 an / 4 numéros

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 25 \$	Canada 35 \$
Étranger 35 \$	Étranger 40 \$

2 ans / 8 numéros

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 45 \$	Canada 65 \$
Étranger 65 \$	Étranger 75 \$

3 ans / 12 numéros

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 65 \$	Canada 95 \$
Étranger 95 \$	Étranger 110 \$

Les prix sont toutes taxes comprises

ENTREVUE : SERGE PATRICE THIBODEAU

Nom	
Adresse	
Ville	
Code postal	Tél.
Courriel	
<input type="checkbox"/> Joint <input type="checkbox"/> Chèque <input type="checkbox"/> Visa <input type="checkbox"/> Mastercard	
N°	Expire le
Signature	Date

Retourner à: *Lettres québécoises*

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 Téléphone: (514) 525.95.18  
Télécopieur: (514) 525.75.37 • Courriel: info@lettresquebecoises.qc.ca • www.lettresquebecoises.qc.ca

Dans le cadre du  
Salon des littératures étrangères  
la Librairie Monet présente

Hommage à  
DAVERTIGE

avec  
Mireille et Maguy Métellus

ainsi que le musicien  
Oswald Durand  
(saxophone / guitare / flûte)

Le tout sera suivi d'un  
goûter de mets haïtiens

samedi 27 mai à 14 heures

MÉMOIRE  
D'ENCRIER

Librairie  
Monet 2752, de Salaberry - Galeries Normandie  
Montréal, Qc • H3M 1L3  
(514) 337-4083 www.LibrairieMonet.com

## LITTÉRATURE

POÉSIE QUÉBÉCOISE

## Autour du prix Émile-Nelligan

HUGUES CORRIVEAU

Au moment d'attribuer le prix Émile-Nelligan à Renée Gagnon pour *Des fois que je tombe*, la présidente du jury, Denise Desautels, soulignait que ce recueil est «d'une superbe gravité, marqué par le doute, la peur, le déséquilibre, la perte [...] avec] une voix inhabituelle [...] entre douleur et conscience».

Renée Gagnon avoue une sonorité avec Danielle Collobert qui, tout comme elle, travaillait la langue dans sa brisure, au plus près du minimal; on ne peut toutefois ignorer chez Gagnon des filiations nombreuses et radicales avec l'œuvre de la regrettée Anne-Marie Alonzo. Même manière de casser les phrases, de jouer de l'ellipse, complexifiant à loisir les ruptures et les heurts de sens, les trous et les failles. Voyons, dès le second poème: «oublier que terre est solide / terre j'enverrais veines au poste / puis le reste? main frêle, cou, estomac / le reste suivrait / vraiment marcherait».

Alonzo brisait le rythme, la marche des mots, pour traduire une impuissance à la danse et aux pas, pour témoigner des hésitations et des incapacités physiques dans la matière même de ses poèmes, grammaticalement empêchés, alors que Renée Gagnon utilise cette même cassure du débit en une espèce de hoquet qui bloque l'épanchement.

«Creuse la voix / quoi entendre? / ouvrir quoi dans mes oreilles?», voilà bien la question que l'auteure se pose, car à «trop savoir ce que décide langage / langage s'éloigne sous / peau».

## Trouver la route

Dès le début du recueil, l'auteure nous dit son désarroi devant son parcours hésitant, son étouffement. Ce cri morcelé va envahir l'œuvre comme un appel à vivre, comme si le bouleversement prenait sens dans ce «recommandons» qu'elle s'impose: «je sais maintenant où trainent les mots / les miens / tu entends la moindre cloche / moi je / je parle tout bas / avec peur / s'il faut respirer / dans des vestes à silhouette / l'ombre / faïence / me tombe au ventre / et c'est? branches mortes / me touchent».

Force nous est de reconnaître une manière peu commune de traduire, à travers le spasme syntaxique, le péril. L'auteure n'a pas d'autre vocation que celle de vivre malgré tout, car il «faudra que la tête ou n'importe tremble / qu'elle respire un peu».

Il ne fait aucun doute à mes yeux que ce premier recueil est d'une richesse formidable, et le fait même d'avoir été écrit sous l'aile tutélaire d'Anne-Marie Alonzo prouve une gratitude et des lectures. Voilà donc un recueil dont on distingue l'infinité intelligence de la mise en scène, de la mise en place qui déplace toute convention. Pour l'audace et la solidité de l'expérience, sans doute, ce recueil mérite amplement l'aura dont il bénéficie. Cette voix, dans ses à-coups et ses saccades, témoigne d'un féminin inquiet, incertain, mais en quête de sens, tout troublé qu'il soit. Pour la pulsion poétique qui sous-tend ces morceaux de langue, pour ce désir sous-jacent de parvenir à dire l'inquiétude d'un moi déchiré, ce recueil va au cœur de sa nécessité.

## Deux autres recueils se distinguent

Les deux autres recueils mis en nomination pour le prix Émile-Nelligan de cette année méritent assurément qu'on s'y attarde. D'abord, avec *Tout près de la nuit*, Daphnée Azoulay signe, à 23 ans,



Le président de la Fondation Émile-Nelligan, Michel Dallaire, a remis le prix Émile-Nelligan à la poète Renée Gagnon pour son recueil *Des fois que je tombe*.

un recueil d'une rare acuité et, d'une certaine façon, très audacieux dans la mesure où tous les textes imposent avec une obstination constante un «je» omniprésent. Plus de la moitié des vers du recueil commence par ce pronom et, dans la plupart des autres, on trouve des «mon», des «ma», comme si une force centripète ramenait l'univers entier à soi, que le centre absolu ne pouvait jamais être autre chose que l'existence de la poète. Et si on ajoute à cela une voix éclatée et des images absolument étonnantes ou saugrenues, on tient là un recueil fort et dynamique, qui cherche, qui fouille, qui va au-delà du banal et du convenu.

Les deux premiers vers donnent le ton: «Je pédale sans lumière / Avec mes roues de nuit». Peu banal, disais-je, et tout le propos va tenir cette hauteur, comme une gageure, comme s'il se pouvait qu'on dérape constamment, que l'équilibre brisé, que la perte de repères soient fondateurs d'une parole qui témoigne de l'errance, d'une pensée fragilisée, sorte d'optique brouillée que la poète tente de mettre au foyer.

Ainsi, le recueil semble entière-

ment formé de confidences inattendues qu'il nous faut, tant bien que mal, décoder mais qui nous saisissent dans nos certitudes, ici, mises à mal: «Je n'atteins pas mes oiseaux / Je contourne les membres des corps / Qui ont des comités dans l'air / Je n'atteins pas mes échos / J'engloutis mes lumières».

Cette quête prend des allures parfois souffrantes et inquiètes: «Je me mendie», «Je vais dans les caillots / J'appelle à l'aide», «Ma tête est brisée / Je mouille dans l'os».

Il n'y a pas à dire, cette jeune auteure force l'admiration tellement sa recherche, autant formelle que thématique, sort de l'ordinaire, nous mettant en devoir de jouer son jeu sans compromis. Quand elle dit avec une certaine douceur: «Je suis rare aujourd'hui», on a le goût de la croire.

## Prisme vital

Marc André Brouillette nous offre un cinquième recueil d'une grande rigueur, entièrement écrit autour de sept couleurs, à savoir le bleu, le mauve, le rouge, le noir, le blanc, le vert et l'or, qui vont servir de titres aux sept parties du livre, constituées chacune de dix poèmes.

Nous ne sommes pas ici dans l'arbitraire, mais au contraire dans un texte qui est méticuleux, inscrivant dans chaque texte la couleur autour de laquelle le discours s'écrit, répétant même jusqu'à trois fois le mot pour que le lecteur pénètre avec le poète dans les sensations vives que la teinte du monde donne au regard, à la vie, pour qu'il saisisse comment elle incarne l'être différemment, comment le monde lui-même change, varie, se tourne et se contourne suivant ce que le prisme impose par sa nuance.

Marc André Brouillette vient de recevoir en mars, à la mairie de Paris, le prix Louis-Guillaume du meilleur recueil de poèmes en prose pour ce *M'accompagne* qui confirme sa voix déjà ciselée. C'est avec délicatesse, dirait-on, que le poète regarde le monde en couleurs. «Le noir est une île dont on ne quitte jamais le centre», dit-il en une pénétrante formule. Ou encore: «le blanc ne répond pas, il pose l'insondable au cœur de l'avancée solitaire».

La précision qu'atteint Marc André Brouillette dans ce kaléidoscope développe une mosaïque qui convie le lecteur à voir le monde tel qu'il apparaît au poète, tel qu'il nous est proposé, nous obligeant souvent à nous questionner sur notre relation à telle nuance dévoilée au cœur du monde.

Parfois, «c'est une blessure qui

s'engrène dans le temps et que la main tente de saisir en peignant un petit carré rouge»; tantôt, on saisit absolument que «le mauve est un mélange d'eau et de soleil»; ailleurs, c'est tout un paysage qui s'ouvre dans la profondeur du monde: «le bleu imbibe le coton et couvre le corps des nomades. Ces êtres de lentueur parcourant l'étendue d'un rêve enfoui dans le sable. Ils portent sur eux les couleurs d'une eau trop lointaine, trop discrète pour y goûter. Leurs yeux boivent le ciel et le lait des étoiles».

Dans ce univers ouvert à la contemplation ou à la méditation se déploie à la fois l'intensité d'une vision poétique du réel et une grâce à en reconnaître la beauté.

## Collaborateur du Devoir

## DES FOIS QUE JE TOMBE

Renée Gagnon  
Le Quartanier  
Montréal, 2005, 88 pages

## TOUT PRÈS DE LA NUIT

Daphnée Azoulay  
Les Herbes rouges  
Montréal, 2005, 56 pages

## M'ACCOMPAGNE

Marc André Brouillette  
Éditions du Noroît  
Montréal, 2005, 96 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

## La guerre érotique

MICHEL LAPIERRE

«C'est peut-être déjà un sacrifice que de m'aimer quand vos compagnons fourbissent leurs armes pour en finir avec nous, les Canadiens», dit Emilienne à Timothy, chirurgien des troupes britanniques. «Êtes-vous militaire ou poète?», demande-t-elle à celui qui croit à l'innocence de l'amour. Il répond: «Je suis amoureux.»

Ce dialogue trop joli résume l'intrigue du roman *Emilienne*, de Pierre Caron, et nous rappelle la banalité du thème de l'amour entre ennemis. Mais, dans sa chronique très détaillée de la conquête anglaise du Canada, en 1759 et 1760, le romancier québécois a l'ingéniosité d'associer l'ambiguïté de l'amour à ce qu'il appelle «un mouvement ambigu de l'histoire qui allait irrémédiablement vers une finalité encore indéfinie».

Tant bien que mal, Caron s'efforce d'échapper à la médiocrité littéraire des romans historiques dont les auteurs semblent allergiques à l'originalité esthétique et à la réflexion riche, mythologique et spontanée que devrait pourtant susciter l'histoire. Il ne craint pas de décrire la conquête britannique comme une débâcle sans mesure au cours de laquelle les Français, autant que les Anglais, ne paraissent pas se soucier du sort des Canadiens.

Caron raconte que Vaudreuil, le premier Canadien de naissance à avoir été gouverneur général de la Nouvelle-France, a, dans une lettre lue dans toutes les paroisses au milieu de la tourmente, averti la population que la France cessait de rembourser le papier-monnaie des Canadiens. À l'ignominie des Anglais qui dévastaient le pays s'ajoutait celle des Français qui vengeraient leur défaite par le vol.

Ce que l'on appellera le Québec n'était destiné d'aucune manière à devenir l'enfant chéri de l'Europe. Vaudreuil, qui savait qu'une guerre d'escarmouches à l'amérindienne était la seule qui convenait au Nouveau Monde, ne pouvait que rester perplexe devant une guerre en dentelles, ballet où Anglais et Français s'entretenaient élégamment pour l'honneur de rois étrangers à l'Amérique plutôt que pour le bonheur d'un peuple obscur.

Les scènes d'amour entre Emilienne et Timothy, cet Irlandais catholique, indigène européen sous la férule anglaise, sont l'écho de l'art militaire raffiné que déploient les officiers français et britanniques. Emilienne éprouve «un plaisir acéré comme la pointe d'une lame d'argent». Quant à Timothy, il ne peut résister à «la vague frénétique» qui ébranle le corps combatif d'Emilienne. «À l'unisson», les amants succombent «dans les spasmes du plaisir». Ils «dérivent toujours dans un état bienheureux» sous les flammes. Par le ridicule, Pierre Caron invente sans le vouloir l'allégorie érotique définitive pour symboliser autant les morts si européennes et si théâtrales de Wolfe et de Montcalm que le dérisoire baroud d'honneur de Lévis qui, afin d'éviter que la vieille Angleterre ne s'en empare, brûle les drapeaux d'une puissance hégémonique tellement semblable: la vieille France.

## Collaborateur du Devoir

## ÉMILIENNE

Pierre Caron  
VLB éditeur  
Montréal, 2006, 560 pages

THÉÂTRE QUÉBÉCOIS

## Relire Larry Tremblay

SOLANGE LÉVESQUE

Au moment où un nouveau texte de Larry Tremblay, intitulé *La Hache*, est créé sur la scène du théâtre de Quat'Sous (du 24 avril au 27 mai 2006) et où l'auteur fait son entrée dans la collection «Blanche» de Gallimard avec un recueil intitulé *Piercing* (Le Devoir, 15 avril 2006), l'occasion est belle de relire *Trois secondes où la Seine n'a pas coulé*, un récit poétique publié en 2001 et créé au Théâtre d'aujourd'hui en janvier 2006.

Sous la plume de Larry Tremblay, tout s'anime et les relations entre les êtres humains sont souvent révélées par les rapports que ceux-ci créent avec des objets qui les entourent. Cette fois-ci, c'est à un fleuve, la Seine, que l'auteur donne la parole. D'ordinaire, la principale activité de la Seine est de couler, mais voilà qu'une nuit elle s'endort, cesse de couler et fait un rêve. «Une nuit / Je me suis endormie / Je ne coulais plus / Trois secondes à peine / Personne ne l'a remarqué / Mais j'ai fait un rêve / Mon premier / Le voici.»

La Seine, qui a des «idées folles», raconte des histoires; celle de la Vé-



Geneviève Martin dans la création de *Trois secondes...*, en janvier.

rité, par exemple, qui a l'habitude de se cacher au fond d'un puits et qui apparaît à son tour au cœur du récit. Elle prend elle aussi la parole pour raconter ce qu'elle a vu deux jeunes amants «en feu» qui devront finir par la regarder en face.

«M'aimes-tu? / Ah la jolie question [...] / Comme dans les films / Quand le train quitte la gare [...] / Je t'aime beaucoup [...] / Beaucoup est une valise perdue / Je t'aime énormément / Enormément est un petit poisson triste / Je t'aime

jusqu'à la fin des temps / La fin des temps a perdu son chemin.»

Les personnages de Larry Tremblay ne manquent pas d'esprit et jouent sur les mots avec un humour très fin. Le monologue de la rivière s'enrichit bientôt de fragments de dialogues. Après avoir confié ses pensées à la Seine, la Vénus interroge son reflet puis retourne se cacher. Quant à la Seine, elle réfléchit en bon cours d'eau qu'elle est, et finit par tout oublier avant de se remettre à couler.

Au fil de ce texte, Larry Tremblay nous entraîne une fois de plus dans le délicieux vertige d'un récit qui ne s'embarrasse pas de logique conventionnelle. S'inspirant d'images très simples, l'auteur réussit à en évoquer toutes les richesses par le truchement d'une langue espiègle qui demeure à la portée de tous.

## Collaboratrice du Devoir

## TROIS SECONDES OÙ LA SEINE N'A PAS COULÉ

Larry Tremblay  
Éditions du Noroît  
Montréal, 2001, 97 pages

## CABARET POÈTES DE BROUSSE

Hommage à Thérèse Renaud

VENDREDI 2 JUIN 2006 À 22H  
 AU QUAI DES BRUMES  
 4481 rue Saint-Denis

avec Julien d'Arbeiron (France), Véronique Cyr (Québec), David Giannoni (Belgique), Catherine Lalonde (Québec), Alain Mabanckou (Congo-France), Jean-François Poupart (Montréal), Réjean Thomas (Canada), Jean-Pierre Verheggen (Belgique), David Wormaker (Longueuil), Musique MUTANTE THÉRÈSE

Conseil des Arts  
du Canada

BELLE  
GUILLE

MARCHE FRANCOPHONE  
de la POÉSIE

## LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Un paysage critique

GUYLAINE MASSOUTRE

De Roland Barthes, Bernard Comment, son élève, a gardé, outre la curiosité intelligente et critique, le goût prononcé du fragment. Le réel, forteresse blindée, se saisit de biais, par vagues successives et répétées. Cette personnalité de romancier venu de Suisse, qui sait plonger dans la société du spectacle pour faire valoir ses convictions artistiques comme critique, comme scénariste, comme traducteur, donne au Seuil un tour de sa main fort intéressant à suivre.

En témoignage, au Seuil, deux ouvrages qu'il a lancés dans la mêlée des idées. D'abord un essai, que signe un journaliste du *Monde des livres*, bien connu des gens de plume, Patrick Kéchichian. A l'heure où, en coulisses, la curée des courtisans, valeureux ou moindres, s'efforce de faire gagner le premier rang de la visibilité — une place dans les médias — à ceux qui souvenent s'en gaussent, Kéchichian s'est vidé le cœur. Voici *Des princes et des principautés*, pamphlet.

## Névroses en miroir

La charge est brève, écrite en petits paragraphes, et décrit avec cynisme l'écrivain en quête de gloire. Portrait? Le grand écrivain est un premier de classe, nostalgique des récompenses de son enfance. Son narcissisme sans bornes lui donne un appétit sans limite. Écrire s'impose à lui comme une urgence, «comme un dû, comme un droit»: «Vous pourrez même y tenir le rôle du juge suprême.» L'écrivain travaille son image, il la contemple jusqu'au culte.

Evidemment, la concurrence gêne le grand écrivain. Il fourbit ses flèches dans le nectar. Se déclare exception, mal compris, persécuté, etc. L'écrivain aurait aimé réussir, en espèces sonnantes et trébuchantes. Il mène, avec son énergie puérile, sa petite entreprise et veut la faire fructifier, la rendre florissante.

Kéchichian n'est pas seulement un moraliste, avec ses remarques acides et ironiques. Son humour noir touche les travers humains en général. Bien sûr, en les retournant comme un gant, il aplatit ces qualités qu'un critique littéraire fait le métier de signaler. Le défoulement n'est pas inutile, mais le milieu qu'il dépeint est-il spécifique aux écrivains?

Est-il bien nécessaire à la littérature de stigmatiser ce milieu des lettres, futile et dévoyé comme tant d'autres? On dira oui, la critique ayant trop à faire, et trop vite, pour suivre une production multiforme et monstrueusement diversifiée. Mais ce vigoureux portrait passe sous silence l'existence des écrivains discrets, au public choisi et restreint, qui ne trouvent pour ainsi dire jamais l'accompagnement que leur plu-

me exigeante mérite.

Qu'on crie une fois de plus que l'empereur est nu, c'est vrai, ne change rien à la littérature. Les écrivains ne supportent pas la critique, on le sait, quand elle fait obstacle à leurs visées. Mais les médias ont toutes sortes de fonctions. Que ces acteurs du milieu n'aient pour prétexte que la littérature, c'est un principe qu'on peut soutenir également.

## Requiem pour la postmodernité

Autre humour, loufoque et léger, celui d'Emmanuelle Pireyre, jeune auteure de trente-cinq ans. Dans *Comment faire disparaître la terre?*, une jeune femme essaie de court-circuiter la pression du consumérisme, des normes libérales et des conventions bourgeoises. La littérature peut-elle encore y faire quelque chose d'utile? Ou doit-elle prendre acte que la liberté est broyée?

L'intérêt de ce livre, désespérant par bien des côtés, vient des surprises qu'il ménage. Cette femme de trente ans embrasse son temps. Monde médical, télévision, immobilier, sport, hommes, livres, voyages... elle a un moment d'écriture pour chaque sujet. Pointilleuse sur ses arguments, elle accompagne ses sorties, au besoin, d'une photo, d'un schéma, d'un produit brut collé à son enquête. Au lecteur revient le jeu de piste, la fantaisie qu'elle propose.

Qu'apprendra-t-on de cette nouvelle figure, la sémologue Pireyre? Qu'elle déteste Ponge et la biographie à l'américaine, entre autres choses. Ou qu'elle en saisit la rumeur. C'est éclectique, donc forcément actuel. Quelque chose d'incontournable, dans cet excès de la performance, passe dans le livre: un état attristant des lieux; une saturation; une confusion des valeurs; une effroyable complexité à la portée de chacun. La mondialisation, grand marché de la camelote, trouve chez Pireyre un cahier des charges bien rempli.

Toutefois, un trait tout autre frappe davantage: l'impact d'un courant scénique éclaté, visuel et critique, très marqué par l'abstraction conceptuelle, sur l'ensemble des choix opérés dans cet ouvrage. Le roman a du mouvement, des pulsions et il rejoint les arts vivants.

Collaboratrice du Devoir

## DES PRINCES ET DES PRINCIPAUTÉS

Patrick Kéchichian  
Le Seuil  
Paris, 2006, 141 pages

## COMMENT FAIRE DISPARAÎTRE LA TERRE?

Emmanuelle Pireyre  
Le Seuil  
Paris, 2006, 234 pages

E N B R E F

## Alessandro Baricco en feuilleton

Proposer en feuilleton un essai sur la décadence de la culture contemporaine, dominée par l'éphémère et la superficialité, c'est l'étonnant projet dans lequel

s'est lancé Alessandro Baricco, le célèbre écrivain dont les romans sont traduits dans le monde entier. Depuis quelques jours, en effet, le quotidien italien *La Repubblica* publie les différents épisodes d'une réflexion intitulée *I barbari* (*Les Barbares*), que l'auteur de *Soie* (Albin-Michel, 1997) écrit au jour le jour. — *Le Monde*

Jean-Pierre Verheggen  
auteur de *L'Idiot du Vieil-Âge*,  
éditions Gallimard  
SERA AU MARCHÉ FRANCOPHONE  
DE LA POÉSIE

Il participera à l'hommage  
*Si Senghor m'était conté*  
le vendredi 2 juin à 21 h

Il fera une lecture  
le samedi 3 juin à 19 h

et sera en séance de signatures  
le 3 juin à 17 h et à 19 h 30

TOUS CES ÉVÉNEMENTS SE DÉROULENT SOUS LE  
CHAPITEAU DE LA PLACE GÉRALD-GODIN

Gallimard

MARCHÉ FRANCOPHONE  
de la POÉSIE

## Il était une fois dans l'Ouest canadien



Louis Hamelin

Les éditeurs français, c'est connu, ont découvert l'Amérique avant tout le monde... Ils s'y retrouvent en terrain vierge, et c'est pourquoi j'ai pu lire quelque part (dans un quelconque communiqué de presse) que la maison Albin Michel publiait cette année le premier roman du Canadien Guy Vanderhaeghe traduit en français. Or il se trouve que j'ai consacré, il y a quelques années, l'espace de

Une fresque plutôt restaurée que d'une originalité à tout crin, soutenue par un art de la narration presque parfait, doté d'une grande richesse de palette

le Grand Grincheux confia un jour que le but ultime de la vie de tout homme de lettres était d'arriver à écrire au moins un livre susceptible de durer, sinon à quoi bon?

Lui-même avait franchi le cap de la cinquantaine quand il s'est attaqué à *Gursky*, qui l'a alors englouti pour le recracher comme un bout de cigare six ou sept ans après. Né exactement une génération plus tard, Vanderhaeghe aurait semblé-t-il croisé le monstre sacré sur sa route. Et il n'est pas interdit de penser que, avec ce gros roman ambitieux où il continue de revisiter les mythes de l'Ouest, notre homme a décidé de s'attaquer à son tour à son *Gursky*.

La où Richler prenait la liberté d'ajouter deux passages clandestins, juifs et londoniens, à l'expédition de Franklin, Vanderhaeghe envoie dans le Nouveau Monde,

un quart de siècle plus tard, deux missionnaires anglais mus par l'obscur croyance qui voit dans les Indiens d'Amérique les lointains descendants d'une tribu perdue d'Israël. A peu de choses près (par exemple, l'importance du whisky en tant que facteur historique...), le parallèle entre les deux livres s'arrête là. L'écriture de Vanderhaeghe, souple, ample et parfaitement disciplinée, surfant sur un considérable travail de recherche et d'érudition, ne possède jamais la force de frappe de celle de son aîné, ni ce petit quelque chose qui chatouille là où il ne faut pas, cette inconvenance qui parle aux tripes et cette virtuosité dans l'amour et la haine qui vous tire une grimace ou vous laisse bouche bée. La dernière traversée est prodigieuse, à la manière de certains films à grand déploiement. C'est un divertissement de grand style, assez conventionnel dans la forme, sinon toujours dans le propos. Une fresque plutôt restaurée que d'une originalité à tout crin, soutenue par un art de la narration presque parfait, doté d'une richesse de palette comme on en voit rarement et qui, à défaut de donner un véritable chef-d'œuvre, ne manque pas d'en mettre plein la vue.

## Bons ou méchants

S'il faut absolument trouver une

œuvre pouvant servir de point de comparaison (c'est presque inévitable quand un auteur choisit de repasser par ces vieilles pistes archi-rebattues qui mènent à la Frontière...), c'est vers le premier grand western de Leone qu'il faut se tourner. Le fort Benton décrit par le romancier canadien évoque fatalement l'épouvante et après petite ville qu'un inoubliable plan d'*Il était une fois dans l'Ouest* faisait pratiquement naître de la poussière sous nos yeux. On y trouve même une flamboyante rouquine à laquelle (insidieuse magie du grand écran) on peut difficilement se retenir de prêter les traits de Claudia Cardinale.

Bons ou méchants, les personnages de ce livre sont en général plus bavards que Charles Bronson, ce qui résulte en un roman polyphonique où les registres propres à la *gentry* anglaise et à la racaille des comptoirs à whisky et des villes-champignons (les gens bien de Fort Benton tendraient dans un canoë...) s'entrechoquent joyeusement. La maîtrise avec laquelle l'auteur coule dans la forme écrite et fait se voisiner ces discours modelés par des environnements différents est plus subtile que spectaculaire: il arrive même, au début, à nous rendre lassantes les contorsions morales et le mélange de rigueur et de préciosité de son Anglais domestiqué par la civilisation, pour mieux nous précipiter ensuite dans la langue plus simple et vivante, plus impure aussi, par laquelle on entre dans la peau de ces hommes et de ces femmes qui vivent au milieu des chevaux, dorment dans des charriots, tiennent saloon ou, plus simplement, font profession de partir à l'aventure et d'en revenir la plupart du temps. La verdeur du langage est une des vaches sacrées du mythe de l'Ouest et aucun lecteur ne prendrait au sérieux un cow-boy qui ne lancerait pas de temps à autre à son ennemi: «Titus Kelso,

t'es qu'un pauvre demeuré dont la cervelle a coulé le long des cuisses de ta mère.»

Il y a beaucoup (énormément) de bonnes choses dans ce livre. Des descriptions de nature désertique et d'espaces sauvages portées par un lyrisme si sobre et efficace qu'on ferme les yeux, puis les rouvre, et on s'y croirait. «Une

nuée d'oiseaux s'abat sur les arbres parmi lesquels l'ours a disparu, puis s'envole d'un seul coup comme un feu d'artifice de fusées noires. Une alouette fait ses gammes. Un rat musqué dépose sa signature à la surface du cours d'eau.» Ailleurs, on se réveille en pleine bataille de la guerre de Sécession, parmi le sang, la fumée et les tripes, et là aussi on s'y croirait.

Pourquoi écrire sur l'Ouest si ce n'est pas pour réécrire l'Ouest? La

contribution de Guy Vanderhaeghe me semble être d'avoir placé au centre de son aventure la figure du Métis («un homme rendu différent et fort par le mélange des sangs et le mélange des influences»), de sorte que le vieux sang blanc, anglais, syphilitique et épuisé, ne vient pas seulement pourchasser en Amérique les chimères paradisiaques d'un autre messianisme, mais aussi la promesse de sa propre régénération. Et attendez de voir la manière suprêmement habile dont l'auteur traite de l'homosexualité chez les Indiens Crow de la Little Big Horn... Un lieu de perdition, vraiment. Cinq ans après le départ du Charles Gaunt de Vanderhaeghe, le général Custer y laissera ses boucles jaunes.

Collaborateur du Devoir

## LA DERNIÈRE TRAVERSÉE

Guy Vanderhaeghe  
Traduit de l'anglais par Michel Lederer  
Albin Michel  
Paris, 2006, 461 pages

## PALMARÈS LIVRES ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes :: Du 16 au 22 mai 2006

## ROMAN

- 1 LE RETOUR DU PROFESSEUR DE DANSE  
Henning Mankell (Seuil)
- 2 DECEPTION POINT  
Dan Brown (JC Lattès)
- 3 DA VINCI CODE  
Dan Brown (JC Lattès)
- 4 ANGES ET DÉMONS  
Dan Brown (JC Lattès)
- 5 SANS PARDON  
Christine Broutille (Courte échelle)
- 6 NIKOLSKI  
Nicolas Dickner (Alto)
- 7 CHARLES LE TÉMÉRAIRE T. 3  
Yves Beauchemin (Fides)
- 8 COMME UNE ODEUR DE MUSCLES  
Fred Pellerin (Planière Rebelle)
- 9 MOI, CHARLOTTE SIMMONS  
Tom Wolfe (Robert Laffont)
- 10 LA CONSPIRATION DU GRAAL  
Lynn Sholes / Joe Moore (ADA)

## OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 PASSAGES OBLIGÉS  
Josélito Michaud (Libre expression)
- 2 OÙ EST CHARLIE? LA GRANDE EXPO  
Martin Handford (Gründ)
- 3 S.O.S. BEAUTÉ: MENUS ET...  
Chantal Lacroix (La semaine)
- 4 LE CYCLE DE RINÇAGE  
Pierre Morency (Transcontinental)
- 5 VOIE DE LA PEUR  
Samia Sharif (JCL)
- 6 DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ  
Pierre Morency (Transcontinental)
- 7 MA VIE  
David Suzuki (Boréal)
- 8 ÉLOGE DE LA RICHESSE  
Alan Dubuc (Voix Parallèles)
- 9 MAGASIN GÉNÉRAL T. 1: MARIE  
R. Lussier / J.-L. Tripp (Casterman)
- 10 UNE AUTRE ÂME DANS MA FILLE  
Anick Lapratte (Dauphin Blanc)

## LIVRE DE POCHE

- 1 DA VINCI CODE  
Dan Brown (Pocket)
- 2 AMOS DARAGON T. 11: LE MASQUE DE...  
Bryan Perro (Intouchables)
- 3 UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI  
Gil Courtemanche (Boréal)
- 4 L'OMBRE DU VENT  
Carlos Ruiz Zafón (Livres de poche)
- 5 ENSEMBLE C'EST TOUT  
Anna Gavalda (J'ai lu)
- 6 UN PETIT PAS POUR L'HOMME  
Stéphane Dompière (Québec Amérique)
- 7 L'HOMME QUI S'ENVAIE  
Henning Mankell (Seuil)
- 8 LA PART DE L'AUTRE  
Éric-Emmanuel Schmitt (Livres de poche)
- 9 LA RÉGIE DE QUATRE  
Ian Caldwell (Michel Laffont)
- 10 ROSE POURPRE ET LE LYS T. 1  
Michel Faber (Boréal)

## NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE

- 1 DA VINCI CODE  
Dan Brown (Anchor)
- 2 DECEPTION POINT  
Dan Brown (Simon & Schuster)
- 3 DIGITAL FORTRESS  
Dan Brown (St. Martin's Press)
- 4 THE UNDOMESTIC GODDESS  
Sophie Kinsella (Bantam Dell)
- 5 VELOCITY  
Dean Koontz (Bantam Books)
- 6 DA VINCI CODE: SPECIAL ILLUSTRATED...  
Dan Brown (Anchor)
- 7 BOOK OF LONGING  
Leonard Cohen (McClelland & Stewart)
- 8 MAP OF BONES  
James Rollins (Avon Books)
- 9 WITH NO ONE AS WITNESS  
Elizabeth George (Harper Collins)
- 10 STRIFE OF FEAR  
Michael Crichton (Berkley)

## HUMANITAS PRINTEMPS 2006



## LE MANUSCRIT DU DÉGEL

Saint-John Kaus

«On ne fréquente pas sans s'infecter la couche du divin; et (le) ciel est pareil à la colère poétique, dans les délices et l'ordure de la création.»  
Poèmes, 162 pages, 14,95 \$

## PERLE NOIRE

Marie Flore Domond

Une chasse absolue aux images tantôt naïves, tantôt réglementées par la rupture inattendue des syllabes, dans ces poèmes aux accents parfois d'un désespoir insurmontable.  
Poèmes, 86 pages, 13,95 \$

## FICTIVE ANDALOUSE EN MA MÉMOIRE

Lenous (Nounous) Suprice

Elle me demande de la prendre à mon cou / avec son grand chène sous la pluie / pour m'enfuir avec elle...  
Poèmes, 68 pages, 8,00 \$

## L'ADDITION

Constantin Stoiciu

Raconte-t-il vraiment sa vie le narrateur de ce roman ou celle d'un autre? Le regard malicieux, sceptique, souvent cynique et corrosif qu'il porte sur lui-même, sur les autres et sur le monde en général est-il le sien ou celui d'un personnage social?  
Roman, 376 pages, 24,95 \$

## CHEMINEMENTS / CARNETS DE BERLIN (AVRIL-JUIN 1999)

V. Y. Mudimbe

«Mon désir de durer, illogique, se dit bien dans les limites et incohérences des veillées qui, en ce livre, transcendent, au quotidien, l'impondérable et ses contingences en une trajectoire vécue en 1999.»  
Collection Circonstances, 224 pages, 25,00 \$

## AUX VENTS DES VAILLANCES

Sylvain Rivière

Entre terre, ciel et mer, un bistroit où trois énergumènes en quête de petits bonheurs racontent les drames des pêcheurs...  
Théâtre, 86 pages, 12,95 \$

990 Picard, Ville de Brossard, Québec, Canada J4W 1S5  
Téléphone/Télécopieur: (450) 466-9737 • humanitas@cyberglobe.net

## LITTÉRATURE

LETTRES FRANCOPHONES

## Le mal de terre

LISE GAUVIN

Maïssa Bey, romancière et nouvelliste algérienne, était l'une des 40 invités officiels du Salon du livre de Paris de mars dernier consacré à la francophonie. Dans un numéro spécial de la revue *Internationale de l'imaginaire* publié à cette occasion, elle précise qu'en aucune façon la langue dans laquelle elle écrit n'est une rivale de l'autre, dite maternelle. Comme chez plusieurs écrivains francophones, on sent chez elle un certain agacement devant la question souvent posée, et mal posée, d'une langue qui en aurait éclipié la première, au prix de douleurs et de tiraillements sans fin:

«Ni déchirement, ni renoncement. Cette langue est mienne. Définitivement. Sans que je me sente obligée de dérouler les arguments maintes fois évoqués, des explications maintes fois convoquées. Langue investie, innervée, insoumise, intaillée. C'est dans cette langue, et seulement dans les motifs de cette langue, que je peux tisser la trame de mon écriture sans que l'autre, inscrite dans le corps même de ce qui vient à moi, n'en soit absente, cette autre qui flue, qui muse et se glisse dans un blanc, un espace, un soupir.»

Cette mutuelle complicité, Maïssa Bey la met en œuvre pour «écouter», «guetter», «tendre l'oreille», «laisser venir à soi les frémissements de la mémoire que l'on nomme souvenirs».

## Bouleversement algérien

Surtout ne te retourne pas, roman qui vient d'être édité en livre de poche aux Éditions de l'Aube quelques mois à peine après sa parution en 2005, retrace les bouleversements subis par une partie de la population algérienne lors du tremblement de terre de 2003. Ce qui est relaté, ce sont moins les dégâts matériels causés par la catastrophe que les profondes perturbations qu'elle produit chez les différents personnages représentés dans le livre. Le lecteur est prévenu dès les premières pages du récit de la difficulté du projet: «Je n'aurais pas assez de toute une vie pour dire ce que j'ai vu. Ce que je vois. Dire ou se taire à jamais.»

Cédant à un appel mystérieux, une jeune fille décide de quitter le cocon familial pour aller rejoindre les lieux dévastés: «La ville est là. Tout n'est qu'impétuosité, désordre et délabrement de plus en plus visibles. Les

hommes et les femmes vont et viennent, totalement indifférents à ce qui les entoure; immeubles décrépis, façades parcourues de profondes balafres, murs lépreux, balcons en ruines, trottoirs défoncés, rues entaillées de fondrières, ordures amoncelées.» Dans cette atmosphère de fin du monde, tous ont «l'impression presque physique d'avancer sur un fil en vacillant, en équilibre instable. Comme s'ils avaient le mal de terre». Puis arrivent les secours. La vie reprend peu à peu. De nouvelles familles se créent, telle celle que réussit à légitimer une grand-mère improvisée, Aïcha Dadda, en adoptant une jeune fille amnésique, une lycéenne orpheline et un garçon plein d'ingéniosité.

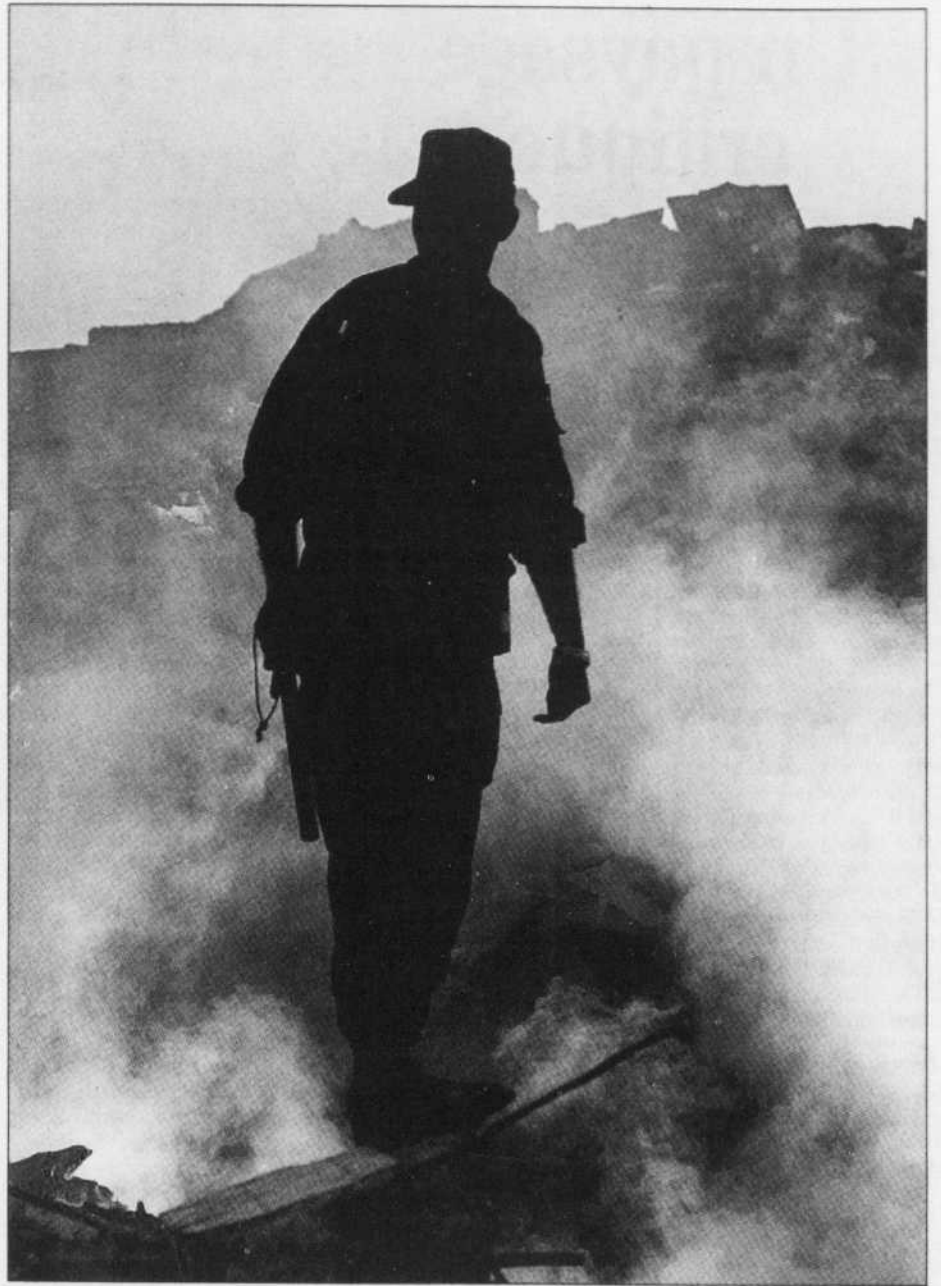
La vie reprend son cours, mais autrement, «dans une autre dimension», «dans une autre relation au temps et aux choses». De manière étonnante, certaines nécessités apparaissent, certains métiers resurgissent, notamment celui de coiffeuse, dont l'action s'avère bientôt indispensable et réussit à transformer l'ambiance du camp. Mais la solidarité la plus touchante y côtoie l'égoïsme et la rapacité, sans compter les mesquineries et régressions de toutes sortes. Car «le tremblement de terre n'a pas seulement détruit des édifices et arraché des milliers de personnes à l'affection de leurs proches mais [il a] aussi ébranlé toutes les croyances, perverti tous les comportements et mis à nu les aspects les plus primaires, les plus hais-sables, les plus odieux de la nature humaine. Et le retour aux traditions religieuses, les plus anciennes, les plus rigoureuses, n'est pour beaucoup qu'une façon de se donner bonne conscience».

Le cataclysme devient ainsi l'expression d'une inquiétude qui se répercute à tous les niveaux du récit et que la voix de la narratrice, cherchant à nouer les fils de sa propre histoire, reproduit à la manière d'un leitmotiv lancinant. Portrait d'une époque et de personnages rendus exemplaires par l'amplitude d'un séisme dont la principale conséquence est de redistribuer les territoires de l'intime.

Collaboratrice du Devoir

## SURTOUT NE TE RETOURNE PAS

Maïssa Bey  
Éditions de l'Aube  
Paris, 2006, 207 pages



Un soldat algérien au milieu des décombres d'un édifice de 10 étages détruit par un tremblement de terre meurtrier, en mai 2003. Le livre de Maïssa Bey retrace les bouleversements subis par une partie de la population algérienne lors de ce séisme.

LA PETITE CHRONIQUE

## Une femme en cache parfois une autre

GILLES ARCHAMBAULT

Vers 1972, j'eus l'occasion d'interviewer Dominique Aury dans les bureaux de la NRF, rue Sébastien-Bottin à Paris. Je garde le souvenir d'une femme discrète, d'un jugement littéraire très sûr, vêtue de façon austère.

On disait depuis quelques années qu'elle avait peut-être écrit cette *Histoire d'O* qui en 1954 avait scandalisé les bien-pensants. Cette petite femme à la voix si posée était l'auteur de cette perle de la littérature érotique, de ce récit qui relatait des relations amoureuses à base de sado-masochisme? On devait se tromper. Non, c'était bien plutôt Jean Paulhan, figure équivoque de la vie littéraire parisienne et avec qui elle était liée, qui l'avait écrit.

Il a fallu attendre plusieurs années encore pour que Dominique Aury révèle la vérité à un écrivain américain. C'est autour de la personnalité complexe d'une femme exceptionnelle que s'élabore la biographie fouillée que lui consacre Angie David.

Travail de recherche exécuté avec minutie, rédaction à l'occasion pousive, compliquée par l'ajout de détails parfois inutiles, entachée par une obstination qui vise à l'en-

combrement plutôt qu'à l'interprétation, cet essai passionnera l'amateur de la vie littéraire française, du moins celle qui s'articulait autour de la Nouvelle Revue française.

Angie David a une sympathie évidente pour la personnalité dont elle entreprend de raconter la vie. On le comprend facilement. Dominique Aury a une vaste culture, est dépourvue de préjugés. Sa nature effacée ne l'a pas empêchée de frayer avec quelques-unes des figures importantes de la peinture et de la littérature.

De son nom véritable Anne Duclos, Dominique Aury commencera par se reconnaître dans une certaine croûte politique et littéraire. Elle se marie, a un enfant, divorce peu de temps après. Suivront des relations amoureuses diverses. Ayant accès à des correspondances privées, Angie David ne cache rien des singularités amoureuses de son modèle.

«Son amour des femmes est aussi charnel et elle accepte d'être parfois regardée comme un garçon. Elle ne cherche pas à imposer sa condition de femme pour être à l'égal des hommes, mais à bouleverser les identités sexuelles. Vivre avec une femme ne doit pas l'empêcher de vivre avec un homme.»

Dominique Aury aura aimé deux hommes, nous dit Angie Da-

vid: Thierry Maulnier et Jean Paulhan et deux femmes: Edith Thomas et Janice Aeply. Disons tout net, le lecteur que je suis se passerait de bon nombre de détails concernant ces liaisons amoureuses ou même ces passions. M'intéresse bien davantage le climat social et intellectuel dans lequel évolue Dominique Aury. Là non plus, l'auteure ne pêche pas par la modération. Très souvent, l'analyse s'efface devant l'accumulation des documents. Plutôt que de résumer un document, Angie David a tendance à le citer en entier.

En somme, une évocation respectueuse d'une vie bien remplie. Dominique Aury qui s'est appliquée pendant longtemps à brouiller tellement de pistes aurait-elle approuvé cette mise à nu? Comment trancher? Le lecteur se sent un peu voyeur, mais enfin!

A regretter, comme le déplore également Angie David, que l'éditeur ait choisi de ne pas inclure d'index.

Collaborateur du Devoir

## DOMINIQUE AURY

Angie David  
Éditions Léo Scheer  
Paris, 2006  
551 pages

LITTÉRATURE JEUNESSE

## Raconte-moi une histoire que je connais déjà...

ANNE MICHAUD

Pour les tout-petits, rien n'est plus agréable que de se faire raconter une histoire qu'ils connaissent déjà par cœur... sauf peut-être de se la raconter eux-mêmes! Mais les albums sont souvent trop grands et bien difficiles à manipuler pour de petites mains... C'est pour cette raison que les Éditions Dominique et compagnie ont décidé de rééditer en petit format quelques-uns de leurs albums les plus populaires des années

passées. C'est ainsi qu'*Edmond le raton*, *Bébé-fantôme*, *Le Dodo des animaux* et plusieurs autres histoires parmi les préférées des tout-petits renaissent dans un format très facile à manipuler, aux pages cousues et semi-cartonnées.

Les textes, signés par quelques-uns des meilleurs auteurs québécois pour la jeunesse, n'ont rien perdu de leur fraîcheur et de leur qualité; quant aux superbes illustrations, elles sont mises en valeur par le fini lustré et les couleurs vibrantes des pages de chaque livre.

Un peu plus et on aurait quasiment le goût de retomber en enfance ou d'agrandir la famille!

Collaboratrice du Devoir

## EDMOND LE RATON, BÉBÉ-FANTÔME

ET CINQ AUTRES TITRES  
Divers auteurs et illustrateurs Dominique et compagnie, coll. «Pour les petites mains» Montréal, 2006, 24 pages (Dès deux ans)

EN BREF

## La figure de l'écrivain auscultée

L'université de Sherbrooke organise un colloque international intitulé *La fabrication de l'auteur* du 12 au 15 juin prochain sur son campus Longueuil. Une trentaine de conférenciers aborderont la figure de l'écrivain du point de vue de l'histoire du livre. Comment la construction de cette figure s'opère-t-elle? Quel effet produit-elle dans le champ littéraire? L'événement qui tentera de répondre à ces questions, est organisé

conjointement avec les universités de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, de Liège, Paris 13-Villetaneuse, l'École pratique des hautes études de Paris et l'Association québécoise pour l'étude de l'imprimé. — *Le Devoir*

## Remise des Prix de poésie Estuaire

Les cinq titres finalistes 2006 du prix de poésie Terrasses Saint-Sulpice de la revue Estuaire, sont maintenant connus. Il s'agit

de *Origine des méridiens* de Paul Bélanger (Noroît), *Vingtièmes siècles* de Jean-Marc Desgent (Écrits des Forges), *L'étang noir* de Benoit Jutras (Les Herbes rouges), *Le Pas gagné* de Marcel Labine (Les Herbes rouges) et *Les morts de l'infini* de Joël Pourbaix (Noroît). Remis chaque année depuis 1990, ce prix récompense une oeuvre poétique de langue française. Une bourse de 3000 dollars lui est associée. Il sera attribué au terme d'une soirée de lecture des finalistes, le 1er juin prochain, 18h, à Montréal, au Cabaret des Terrasses Saint-Sulpice (1680, St-Denis). — *Le Devoir*

BANDE DESSINÉE

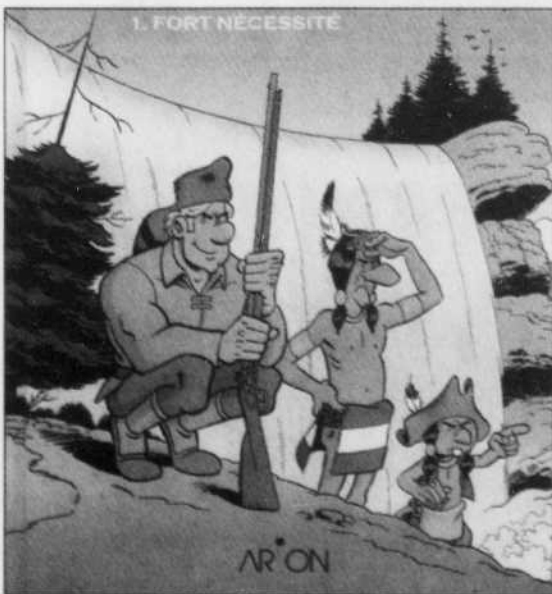
## Humour de bottine et coureur des bois

FABIEN DEGLISE

Nouvelle-France, été 1754. Au cœur d'une guerre connue entre Français et Anglais pour le contrôle de l'Amérique du Nord, un idiot débarque. Chevalier de son état, Louis-Joseph-Honoré du Sault de Lapecardille — c'est son nom — n'est plus le bienvenu en France, où Louis XV lui-même ne «puis plus supporter la présence de ce crétin», écrit-il. Et forcément, le Canada et les États-Unis en formation deviennent par la force des choses sa nouvelle terre d'accueil.

Une chance. Aux côtés d'un coureur des bois, Lafèche, et de deux Algonquins dévergondés, Tomtak et Kanasuk, cette patate de sous-baron va goûter très vite aux «plaisirs» de la Nouvelle-France: attaque de forts, course à pied sous des murs de flèches enflammées et surtout balades en rabaska dans les grands espaces, sur les nombreux lacs et les rivières, afin de retrouver Watapiti, fille du grand chef algonquin Toutakabi enlevée par ces maudits Iroquois, alliés des Anglais. Ouf.

La mission, on s'en doute, va être truffée de rebondissements. Elle est aussi un prétexte pour Mario Landry et Marcel Levas-



seur, les hommes derrière cette aventure, de mettre pour la première fois en scène ceux qu'ils aiment pompeusement présenter comme «les nouveaux héros de la bande dessinée québécoise»: Lafèche, le trappeur trapu au gros nez, et ses amis.

Avec *Fort Nécessité*, ce premier opus, le ton est donné. Coup de

crayon d'un classicisme consommé, découpage d'une lenteur tintinnésque — ou hergéesque, c'est selon —, humour de bottine arrivant à peine à la cheville d'Idéfix (à l'époque où Astérix était vraiment drôle) et gags laissant une odeur de punch 15 vignettes à l'avance, Lafèche n'a visiblement pas l'intention de révolutionner le

genre, préférant plutôt canoter sur des cours d'eau déjà ouverts à une autre époque par les Tuniques bleues ou Lucky Luke. Pour ne citer qu'eux.

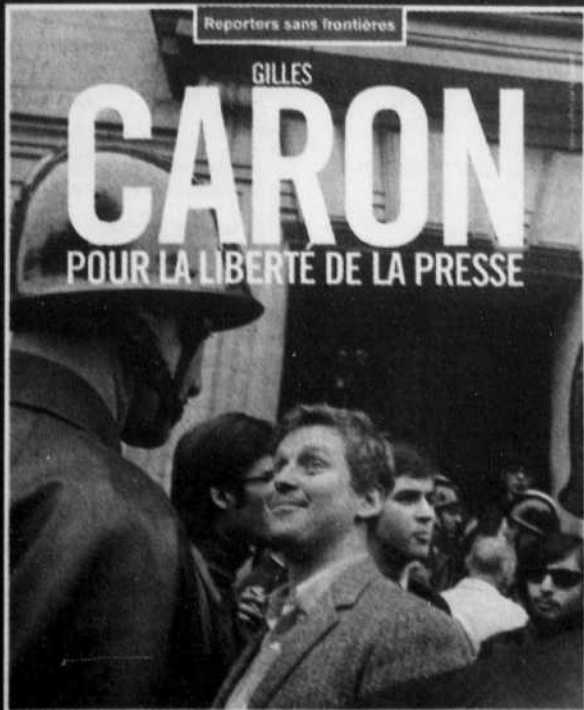
A une époque où les visages du 9<sup>e</sup> art sont pourtant en pleine reconstruction et où les lectorats prennent désormais un petit coup de vieux, le chemin emprunté par les deux nouveaux bédéistes — l'un est un scénariste-réalisateur dans le domaine du multimédia, l'autre est un comédien illustrateur — peut bien sûr surprendre. Autant par la facture de ce récit que par son décor — la Nouvelle-France, les Indiens, les coureurs des bois — loin d'être dans l'air du temps.

Erreur? Méconnaissance de l'univers de la bédé? Ou coup de génie visionnaire? Le jeune lectorat, puisque c'est visiblement et uniquement lui qui est visé, devrait trancher...

Le Devoir

## LAFÈCHE

1- Fort Nécessité  
Mario Landry  
et Marcel Levasseur  
Arion éditions  
Lac-Beauport, 2006, 48 pages



En achetant le nouvel album de photographies de Reporters sans frontières, vous nous aidez à défendre les journalistes emprisonnés pour avoir simplement fait leur métier.

EN VENTE MAINTENANT - 13,00 \$

LMPI

N'attendez pas qu'on vous prive de l'information pour la défendre.



www.rsfo.org

## ESSAIS

## Pour une Église qui change



Louis Cornélius

Les catholiques conservateurs, pour refuser les appels au changement dans l'Église, assèment toujours le même argument: la vérité catholique, inspirée par l'Évangile, ne peut pas changer, ne peut pas évoluer, sauf à trahir sa sainte source. Les adversaires du catholicisme, d'ailleurs, se nourrissent abondamment de cette attitude. Puisque, disent-ils, certains aspects de la doctrine nous déplaisent souverainement et que l'Église ne peut en changer, il n'y a rien à faire avec elle. Refusant l'une et l'autre de ces positions, les catholiques progressistes se sentent parfois bien orphelins.

Etonnante Église, le plus récent essai du théologien Gregory Baum, devrait les reconforter. Professeur émérite de l'université McGill et membre du comité de rédaction de la revue *Relations*, Baum, qui a été expert au concile Vatican II, peut être qualifié de théologien de gauche. Dans cet ouvrage nécessaire, rigoureux et puissamment original, il illustre «l'évolution extraordinaire survenue dans l'enseignement officiel de l'Église catholique» depuis Vatican II et réfute ainsi l'argument bidon qui postule l'immobilisme doctrinaire du catholicisme.

Gregory Baum raconte que, dans les années 1950, il avait été troublé d'entendre une jeune catholique affirmer «que les papes avaient tort de condamner le principe de la liberté religieuse». Il lui donne, aujourd'hui, raison en reconnaissant que, en contexte historique de changement d'horizon éthique, «on peut rendre un grand service à l'Église en n'étant pas d'accord avec le magistère, en l'aidant à réagir aux signes des temps à la lumière de la foi catholique». L'Église a changé; l'Église peut changer, et il arrive que «le dissentiment avec l'enseignement officiel peut être un devoir de conscience».

La principale thèse défendue par Baum dans cet ouvrage est simple et forte: «Quand l'Église entre dans un nouveau contexte culturel, elle doit se demander comment interpréter le message chrétien de manière adéquate.» Et ce principe, avec Vatican II, l'Église l'a appliqué en se laissant (enfin!) interpellé par l'horizon éthique de la société libérale, tout en combattant, en fidélité avec sa tradition, le «versant sinistre» de cette modernité.

En 1832, dans l'encyclique *Mirari vos*, Grégoire XVI plaide en faveur de l'ordre aristocratique féodal, dénonce la société libérale et attaque la liberté de presse. En 1891, Léon XIII, dans *Rerum novarum*, dénonce l'inégalité sociale engendrée par le capitalisme, mais ne fait «aucune concession à la démocratie». Pourtant, Jean XXIII, en 1963, en s'inspirant de la notion de «signes des temps», renverse ces positions en reconnaissant un fondement théologique aux droits de la personne, ce qui rend légitime la contestation de l'exploitation des travailleurs, de l'instrumentalisation de la femme et du colonialisme. *Gaudium et spes*, aussi issue de Vatican II, fait l'éloge de ces trois valeurs modernes que sont la liberté, l'égalité et la participation, un mouvement que poursuivra Jean-Paul II en parlant des êtres humains comme de «sujets», «c'est-à-dire des agents historiques libres, responsables d'eux-

mêmes et coresponsables des diverses institutions auxquelles ils appartiennent». Dans ses propres rangs, l'Église ne sera pas toujours à la hauteur de ses enseignements, mais l'évolution de ces derniers n'en reste pas moins évidente.

Cette même évolution, Baum la retrouve aussi dans l'enseignement qui concerne «la présence rédemptrice de Dieu dans l'histoire». Pendant des siècles, l'Église a distingué l'ordre naturel, la création entachée du péché, de l'ordre surnaturel, l'œuvre de rédemption divine, pour distinguer les exigences de la vie spirituelle de l'action dans le monde. On pouvait, alors, être un grand chrétien sans engagement terrestre concret. Toutefois, «depuis le pape Jean et le concile du Vatican, l'enseignement social catholique est présenté comme une dimension constitutive du message chrétien: la vie de foi, d'espérance et d'amour à laquelle sont appelés tous les chrétiens comprend l'engagement pour la paix et la justice sociale».

L'évolution de cet enseignement mènera à «l'option préférentielle pour les pauvres» qui modifie la conception organique et corporatiste de la société jusque-là promue par l'Église dans le sens d'une «vision plus conflictuelle [...], attentive aux structures de domination et à la victimisation des pauvres et des faibles». Il faut, dorénavant, lire la société et les évangiles du point de vue des pauvres, se solidariser avec eux en faveur de la justice et refuser d'être les complices d'une structure de péché. Jean-Paul II, reconnaît encore Baum, a parfois opté pour l'institution ecclésiale que pour les pauvres, mais l'enseignement de l'Église permet au moins, depuis lors, de critiquer cette attitude, même de l'intérieur.

L'Église, qui a déjà prôné la théorie de la «guerre juste» et condamné les objecteurs de conscience en cette matière, professe plutôt, aujourd'hui, une culture de la paix et du dialogue qui reconnaît la légitimité du pluralisme. En matière religieuse, même, son enseignement a connu une radicale évolution. Elle disait, les plus vieux s'en souviendront, «que les non-catholiques allaient en enfer après leur mort», que les chrétiens hors de l'Église n'étaient pas de vrais chrétiens, qu'il fallait prier pour la conversion des Juifs qui avaient collaboré à la mort du Christ et elle refusait l'œcuménisme. Tout cela, avec Vatican II et depuis, a été révisé (malgré quelques reculs occasionnels) et le pluralisme religieux, maintenant, est reconnu par l'Église, même si l'articulation précise entre le dialogue et la proclamation reste à définir.

L'Église, donc, a changé, et même si plusieurs de ses membres, entre autres ceux de la hiérarchie, résistent à ce nouvel enseignement, la preuve est faite que l'argument de l'immobilisme sacré ne tient pas. L'horizon éthique d'aujourd'hui, écrit Baum, interpelle l'Église sur les questions de son «centralisme autoritaire», de «l'égalité des hommes et des femmes à la lumière de la révélation divine» et du «sens de la sexualité» en rapport avec la foi catholique. Les progressistes dans ses rangs ne lui demandent pas de s'inféoder à l'air du temps, mais d'accepter le pari d'une relecture évangélique à la fois fidèle au meilleur de sa tradition et sensible aux richesses humaines que portent les nouveaux signes des temps. Gregory Baum, dans ce livre essentiel, trace la voie de ce catholicisme solidaire.

louiscornelius@parroinfo.net

## ÉTONNANTE ÉGLISE

## L'ÉMERGENCE DU CATHOLICISME SOLIDAIRE

Gregory Baum

Bellarmin

Montréal, 2006, 232 pages



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Dans son nouvel essai, Hervé Fischer explore les travers de l'inconscient social de l'Occident.

ESSAI QUÉBÉCOIS

## L'inconscient de l'Occident

ULYSSE BERGERON

Dans *Cyberprométhée*, l'artiste et philosophe Hervé Fischer visitait l'envers de la médaille de la révolution numérique et technologique. Pour ce faire, il s'appuyait sur le mythe de Prométhée, titan puni par Zeus pour avoir dérobé le feu du ciel afin de le transmettre aux hommes. Il nous mettait alors en garde contre le remodelage de l'humanité que risquent de provoquer les nouvelles technologies.

Avec *Nous serons des dieux*, Fischer reprend la mythanalyse, méthode qui mélange l'analyse sociologique à la psychanalyse. Mais cette fois, il explore les travers de l'inconscient social de l'Occident, les motivations profondes qui font que nous nous comportons d'une façon plutôt que d'une autre.

Deux mythes quelque peu paradoxaux lui servent de base: la légende prométhéenne qui étale l'instinct de puissance des hommes et le mythe de la souffrance et du masochisme issus des monothéismes. Fischer s'attarde particulièrement aux effets de ces derniers. Il dénonce tout

particulièrement le dolorisme qui hante encore aujourd'hui l'Occident en raison de l'empreinte toujours présente des religions. «Le malheur a atteint le cœur de l'humanité occidentale, non seulement en tant que punition, mais aussi — et c'est cela qui est le plus bizarre — en tant qu'opportunité de rachat de la transgression originelle.»

Selon l'auteur, les sociétés, même laïques, se transmettent le concept de douleur rédemptrice d'une façon quasi génétique: «Peut-être s'est-elle même insinuée dans nos gènes.» Et c'est de ce dolorisme chronique et omniprésent que Fischer souhaite nous extraire.

Dans le dernier tiers de l'ouvrage, il esquisse une solution au cul-de-sac des croyances dans lesquelles semble s'être enlisée, voire emprisonnée l'humanité au fil des millénaires. Se détachant de la tentation nihiliste et pessimiste, il écrit avec raison que «nous avons besoin d'une nouvelle philosophie planétaire pour le III<sup>e</sup> millénaire, qui ne se contente plus d'être critique et autocritique [...], mais qui propose une vision hyperhumaniste». En d'autres termes, il faut changer de mythe

pour changer l'humanité.

Et cette transformation d'attitude philosophique réside, selon lui, dans le développement d'une philosophie matérialiste de la nature; une philosophie où l'humain reprendrait les rênes de sa destinée en sortant du «long cauchemar» des religions et en assurant sa propre évolution, et cela en étant en complète harmonie avec la nature.

L'approche intimiste qu'il insuffle à l'ouvrage ouvre tout grand la porte, non seulement à sa réflexion, mais à l'ensemble de son univers personnel: enfance, relation avec ses parents, périodes de remises en question. Et c'est là certainement une des forces de Fischer: il réussit à captiver son lectorat sans pour autant diluer son analyse.

Collaborateur du Devoir

## NOUS SERONS

## DES DIEUX

Hervé Fischer

VLB éditeur

Montréal, 2006,

283 pages

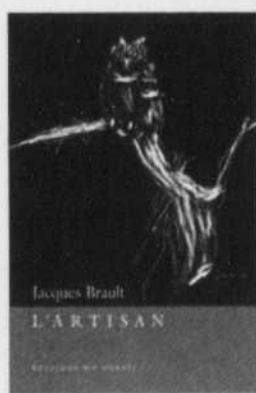
**Livres et bandes dessinées**  
Neufs et d'occasion  
Sur le campus UQAM,  
à deux pas de la Grande Bibliothèque  
**514.288.4350**  
Angle de Maisonnette et St-Hubert

Nous achetons  
à domicile livres de qualité  
**BOUQUINERIE SAINT-DENIS**  
4075, rue St-Denis, Longueuil, 288-5567  
**BOUQUINERIE du plateau**  
799 Mont Royal, Longueuil, 523-5628

MDL  
marchedulivre.qc.ca  
librairie agréée

Les Éditions du Noroît  
Nouveautés 200635  
ans de  
poésie

www.lenoroit.com

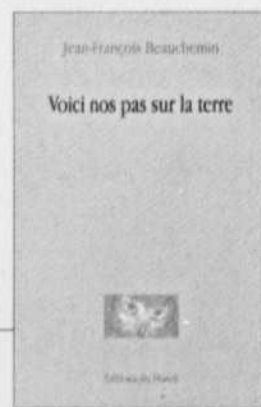


Jacques Brault

L'Artisan

Jean-François Beauchemin

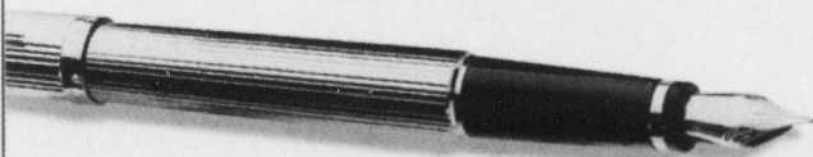
Voici nos pas sur la terre



## Carnet de voyage

30<sup>e</sup> CONCOURS LITTÉRAIRE CRITÈRE

Pour souligner la conclusion de sa 30<sup>e</sup> édition, le Concours Critère désire souligner la participation de plus de 6 000 étudiantes et étudiants en provenance de la presque totalité des collèges publics et privés du Québec.



Nous sommes fiers de dévoiler la liste des lauréats et des finalistes du Concours de cette année, qui ont produit des textes de 4 000 mots sur le thème de «Carnet de voyage».

## Lauréates et lauréats 2005-2006

Premier prix : Simon Boulerice Collège Lionel-Groulx  
Deuxième prix : Emmanuelle Belleau Collège François-Xavier-Garneau  
Troisième prix : Geneviève Morin Collège François-Xavier-Garneau

## Mentions (par ordre alphabétique)

Catherine Arsenaud Cégep de Gaspésie et des Îles  
Alexandre Gilbert-Vanasse Cégep de Sainte-Foy  
Laurence Grenier-Laroche Collège Édouard-Montpetit  
Myliane Massicotte Cégep de Victoriaville  
Tatiana Saint-Louis Cégep de Saint-Laurent

Nous remercions sincèrement nos commanditaires :

- Le ministère de l'Éducation, des Loisirs et du Sport du Québec
- La Chaire en esthétique de l'Université du Québec à Montréal
- L'Université de Sherbrooke
- Le Réseau intercollégial des activités socioculturelles du Québec (RIASQ)
- Le Collège François-Xavier-Garneau
- Lepire Design

Les Éditions Rodrigol  
présententCabaret  
Poétique  
Rodrigol

poésies

et

variétés

Le 3 juin MMVI

O Patro Vys

22h/8\$

356, Mont-Royal est

Les Sports, textes sués

Procurez-vous

notre dernière parution:

chez tous les vrais libraires!

## LIVRES

### HISTOIRE

# Une histoire de l'animation menée cahin-caha



Pour comprendre ce qui caractérise l'animation québécoise (et canadienne), il y a une clef de voûte: Norman McLaren.

MARCO DE BLOIS

Le Québec a publié quelques ouvrages sur le film d'animation, mais aucun ne proposait jusqu'à maintenant une histoire générale de l'animation québécoise. Pourtant, cet art, qui est ici méconnu et mal enseigné, nous a propulsés sur la scène internationale et nous a valu des avalanches de prix (des décennies avant l'Oscar des *Invasions barbares*). Mira Falardeau suggère de combler le vide. Or cette *Histoire du cinéma d'animation au Québec* comporte de nombreuses faiblesses, ce qui atténue l'intérêt qu'on pourrait lui porter.

Pour raconter cette histoire, l'auteur emprunte un ton enthousiaste, multipliant les bons mots à l'endroit de tout un chacun. Elle évoque d'abord la carrière du pionnier Raoul Barré à New York dans les années 1910 et à Montréal vers 1930. Elle survole la production d'animation à l'Office national du film depuis sa fondation en 1939 jusqu'à aujourd'hui, consacre quelques pages au secteur privé et à l'animation par ordinateur et conclut sur le multimédia. Tout ça en 187 pages illustrées (en noir et blanc) et bien tassées.

Où, le cinéma d'animation d'ici possède une riche histoire et compte des œuvres fortes. Falardeau l'affirme à juste titre: la contribution de l'ONF, «un organisme unique au monde [qui] a joué un grand rôle dans le financement et le rayonnement de cet art», est fondamentale. Et pour comprendre ce qui caractérise l'animation québécoise (et canadienne), il y a une clef de voûte, Norman McLaren, «figure prédominante du paysage des arts au Canada et dans le monde». Le livre ne manque pas de souligner l'apport d'autres artisans, comme René Jodoin, Colin Low, Gerald Poterton, Frédéric Back et Daniel Langlois.

Mais il reste que l'*Histoire du cinéma d'animation au Québec* emprunte des pistes discutables. Par exemple, dans un chapitre intitulé «Les techniques du dessin animé», Falardeau prend soin d'expliquer en long et en large le fonctionnement du dessin animé traditionnel sur feuille de celluloid, une technique davantage associée à l'industrie privée et qui occupe une place marginale chez les auteurs québécois. Puis elle expédie en quelques paragraphes les autres

techniques qui ont marqué notre cinéma et n'ont rien à voir avec le dessin animé (marionnettes, animation gravée ou peinte sur pellicule, éléments découpés, etc.). Si bien que les descriptions de l'œuvre des principaux réalisateurs se font anecdotiques, impressionnistes, pour ne pas dire floues.

On doit à Falardeau, spécialiste de l'humour visuel, une histoire de la bédé québécoise (*La Bande dessinée au Québec*, Boréal, 1994). C'est peut-être cette déformation professionnelle qui la pousse à faire remonter les origines de l'animation québécoise aux *cartoonists* et à accorder tant d'importance à l'animation sur celluloid. L'approche pourrait faire sens aux États-Unis, mais pas au Québec, la plupart des auteurs d'ici (McLaren, Jodoin, Back, Drouin, etc.) ayant été formés aux Beaux-Arts.

Enfin, on relève plusieurs inexactitudes gênantes qui entachent la fiabilité de l'ouvrage. Un film allemand de silhouettes découpées, *Les Aventures du prince Achmed* (Lotte Reiniger, 1926), devient ici un dessin animé. La compagnie croate Zagreb Film, de l'ex-Yougoslavie, est relocalisée en Tchécoslovaquie. Marc Aubry remplace Martin Barry comme réalisateur de *Juke-Bar* (1989). *Le Chapeau*, de Michèle Cournoyer (2000), se voit attribuer la Palme d'or du court métrage à Cannes, alors que le film n'était pas en compétition officielle. On pourrait donner bien d'autres exemples de la même eau.

Et que penser de cet étonnant amalgame: «[Caroline Leaf] a inventé la technique d'animation de sable peint sur une plaque de verre.» Le sable sur verre et la peinture sur verre sont deux techniques distinctes mises au point par cette cinéaste. Une affirmation farfelue qui dénote, il faut bien le dire, une compréhension approximative de la matière.

L'auteur est conservateur du cinéma d'animation à la Cinémathèque québécoise.

HISTOIRE DU CINÉMA D'ANIMATION  
AU QUÉBEC  
Mira Falardeau  
Typo essai  
Montréal, 2006, 187 pages

PHILOSOPHIE

## Regards croisés sur Emmanuel Levinas

GEORGES LEROUX

L'hommage mondial rendu à Emmanuel Levinas, en cette année du centenaire de sa naissance, est aussi unanime que vibrant. Les études se multiplient mais, devant les regards croisés de tant de lecteurs, se tient simplement une œuvre limpide, franche et offerte à tous ceux qui aujourd'hui sont à la recherche d'une pensée de l'altérité. Dans le numéro que la revue *Cités* lui consacre, Yves Charles Zarka note justement comment cette œuvre, marquée par une méditation sur la différence de la pensée grecque et de la Bible sur la question de la violence (*Totalité et infini*, 1961), choisit dès le point de départ la figure d'Abraham, et non celle d'Ulysse. L'exil définitif est sa condition, l'arrachement aux racines pouvant exiger jusqu'au renoncement à sa propre identité. Venant d'un penseur juif, féru de talmudisme et témoin de l'aventure d'Israël, cette proposition garde sa part de paradoxes et Levinas, qui en a fait le titre d'un recueil important, n'a jamais minimisé la difficulté de la liberté. Dans son effort constant pour aller à la rencontre de cet autre homme, toujours autre et tout autre, il est allé jusqu'à affirmer que nous étions tous les otages les uns des autres, ne serait-ce que par notre responsabilité de protéger chacun contre le mal et la souffrance.

On peut s'approcher de la pensée de Levinas d'abord par ses questions les plus ouvertes sur l'histoire. Sa profonde réflexion sur la violence, et en particulier sur les guerres, l'a conduit à en retracer l'origine dans la fixation occidentale sur l'Un, le Même, l'Identique. Parce que la pensée occidentale, de par ses origines grecques, s'est crispée sur l'identité, elle a développé une hostilité à l'égard de tout ce qui excède, de tout ce qui échappe et ultimement de tout ce qui est autre. Son concept central, l'être, est en effet d'abord le concept de ce qui est identique et stable, et il ne supporte ni l'infini, ni la différence. Jean-Marc Narbonne retrace ici les fondements de cette ontologie. C'est à partir de ces présupposés radicaux que Levinas a élaboré une éthique où le Bien et le Visage de

l'autre apparaissent toujours comme premiers, originaires, absolument primordiaux.

### L'éthique et la vie

On peut aussi considérer la vie, à tous égards modeste et effacée, d'un intellectuel que tout plaçait au carrefour de l'expérience européenne: la jeunesse aux confins de la Russie, l'exil, la judéité. Ce riche numéro reprend le titre d'un écrit de jeunesse (*De l'évasion*, 1935) et rassemble plusieurs essais où cette éthique vécue est sondée de part en part. S'évader, mais de quoi s'agit-il? D'abord et avant tout, accepter la déprise de l'identité du moi, subjectif et historique, pour aller à la rencontre de l'expérience. Biographe de Levinas, Marie-Anne Lescourret montre comment ce philosophe né en Lituanie a accompli pour lui-même ce devoir d'altérité. Dans son œuvre, mais aussi dans une pratique insistante de la lecture des sources bibliques, littéraires et philosophiques: il n'était pas facile de convoquer ces «écritures» si différentes pour les faire concourir vers la paix, vers «l'humanisme de l'autre homme». On se tromperait si on faisait de l'œuvre de Levinas une pensée confessionnelle, car son horizon est demeuré celui d'une universalité du rapport à l'autre. Jacques Derrida, qui fut son ami et son lecteur le plus critique, n'a cessé de fouiller cet interstice du «greek-jew» et Stéphane Mosès revient ici sur cette lecture avec beaucoup de finesse.

Emmanuel Levinas a vécu avec son temps, il a fait l'épreuve du nazisme et du totalitarisme, et toute son œuvre peut être reçue comme une réponse aux malheurs du XX<sup>e</sup> siècle: son éthique de l'altérité est en effet une histoire de la liberté, dont les combats traversent le judaïsme et le christianisme toujours pénétré de ses origines grecques. Désireux de garder le judaïsme au sein de l'histoire spirituelle de l'Europe, il a dégagé son importance en insistant sur les thèmes du pardon, du repentir, de l'accueil et du retour. Si l'être est inévitablement «guerre», seule une pensée radicale de l'altérité peut conduire à l'amour. Les chemins par lesquels cette pensée arrive à raccorder un devoir concret d'ouverture et d'accueil à une méditation sur le déficit de l'ontolo-



SOURCE: FLAMMARION, LUC PERENON  
Emmanuel Levinas

gie exigent certes de bons marcheurs, mais personne ne regrettera de s'y être engagé.

La raison grecque ne s'oppose pas à la relation avec le prochain, Levinas le rappelle dans un entretien inédit de 1986 présenté dans ce numéro. L'écriture du philosophe reproduit la densité de sa parole, et ce qu'elle n'a cessé de reprendre, c'est cette méditation sur l'obligation qui me vient de l'autre au sein même de la raison. Cette parole repose sur une intuition simple et claire: rien chez lui qui soit scolastique ou académique, tout est au contraire élaboré à compter d'une confiance dans l'écriture, qui résulte d'une longue familiarité avec des sources aussi diverses que les prophètes, la poésie de Celan et les romans de Dostoïevski. L'altérité, c'est aussi cela, un travail de la philosophie dans une écriture de l'ouverture et de l'accueil. Tous ceux qui purent l'entendre lorsqu'il vint à Montréal pour le XVII<sup>e</sup> congrès international de philosophie, à l'invitation de Venant Cauchy, se souviennent de la force de cette parole.

Collaborateur du Devoir

EMMANUEL LEVINAS.  
UNE PHILOSOPHIE DE  
L'ÉVASION

Revue *Cités*, n° 25  
Dossier coordonné  
par Guy Petitdemange  
PUF  
Paris, 2006, 206 pages

LINGUISTIQUE

## Faire valser et voyager la langue

LOUISE-MAUDE  
RIOUX SOUCY

La jaquette de ces *Facéties du français* ne paie pas de mine, mais, sous la couverture, la proposition est séduisante pour qui propose pour les travers et les incohérences de la langue française. C'est que son auteure, la linguiste et professeure de littérature Nicole Ricalens-Pourchot, a sciemment choisi de prendre la grammaire à bras-le-corps de manière à la faire «danser et valser».

Le résultat, même s'il est heureux, est difficile à définir. Une chose est certaine, on n'a pas affaire ici à un simple dictionnaire qui aurait pour mandat de recenser les difficultés ou erreurs les plus fréquentes. On ne pourrait pas non plus comparer cet ouvrage à une grammaire qui distillerait froidement des règles de syntaxe, de sémantique ou de ponctuation.

L'auteure se défend bien d'ailleurs d'avoir voulu faire un ouvrage scientifique, encore moins

une «étude approfondie et diachronique de la langue», avec ces quelques facéties. Peut-être pourrait-on comparer cette recension à un florilège personnel rassemblant des faits langagiers, ceux qui, aux yeux de Nicole Ricalens-Pourchot, sont les «plus étonnants, déroutants ou originaux... voire comiques».

Phonétique, orthographe, syntaxe, grammaire, vocabulaire, sémantique, ponctuation et étymologie sont dans la mire de la linguiste. Celle-ci répertorie avec humour les pièges courants, mais aussi les excentricités du français par le biais de courtes capsules. Si certaines tombent sous le sens et pèchent par excès d'évidence, la majorité sont amusantes et plusieurs sont même surprenantes.

Il y a dans ces facéties des «mots à chapeaux à plumes, des mots à falbalas, des mots à béquilles et à dentiers», comme le dit si bien François Cavanna dans *Les Ritals*. Des mots à collectionner qui font voyager, un peu comme le fait le *Dictionnaire*

universel des gentils en français publié par Linguattech éditeur.

Cet ouvrage du linguiste et latiniste Jean-Yves Dugas, à qui l'on doit le *Répertoire des gentils du Québec*, s'adresse à toute la francophonie. Jean-Yves Dugas y dresse un panorama varié des noms collectifs français d'habitants du monde entier non sans y ajouter parfois des explications de nature historique, linguistique, toponymique ou anecdotique qui permettent, au fil des quelque 8000 entrées, de s'évader un peu.

Le Devoir

FACÉTIES DU FRANÇAIS  
Nicole Ricalens-Pourchot  
Armand Colin  
Paris, 2005, 282 pages

DICO. UNIVERSEL DES  
GENTILS EN FRANÇAIS  
Jean-Yves Dugas  
Linguattech éditeur  
Montréal, 2006, 530 pages

## L'œuvre de Levinas

On ne compte plus les livres consacrés à l'œuvre d'Emmanuel Levinas, et on trouvera un aperçu des parutions récentes dans le numéro de la revue *Cités*. Notons que la belle biographie d'Anne-Marie Lescourret, publiée en 1994 et dotée d'un supplément iconographique, est rééditée pour le centenaire (*Levinas, de l'Être à l'Autre*, PUF, «Débats philosophiques», 2006).

Les PUF rééditent le beau numéro de la revue *Rue Descartes*, paru d'abord en 1998 (*Emmanuel Levinas*, PUF, «Quadrige», 2006), avec un texte-hommage de Jean-Luc Marion. Jean-Marc Narbonne apporte une contribution importante à la question grecque (*Levinas et l'héritage grec*, Presses de l'Université Laval, «Zetesis», 2004). Signalons aussi les travaux de Francis Guibal, (*Approches de Levinas*, PUF, 2005). L'année 2006 sera marquée par un ensemble de manifestations à travers le monde; on en trouvera la liste sur le site [www.levinas100.org](http://www.levinas100.org). — Le Devoir.

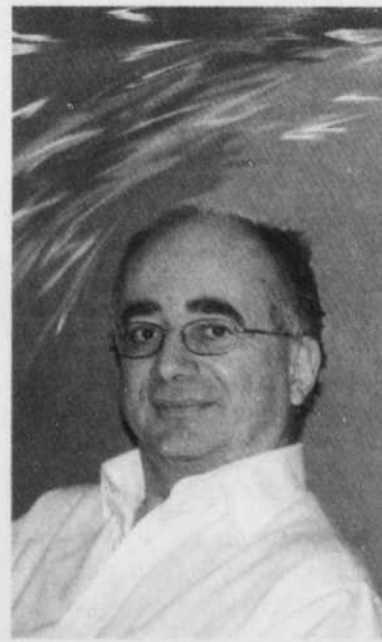
éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

«Voix psychanalytiques»

Karim Jbeili

Le psychisme des Orientaux  
Différences et déchirures



120 pages, 16 dollars

LA FONDATION  
ÉMILE  
NELLIGAN

PRIX ÉMILE-NELLIGAN 2005

Finalistes

DAPHNÉE AZOULAY, *Tout près de la nuit*, Les Herbes rouges  
MARC ANDRÉ BROUILLETTE, *M'accompagne*, Le Noroît

Lauréate

RENÉE GAGNON, *des fois que je tombe*, Le Quartanier



LECTURE des finalistes et lauréats  
du prix Émile-Nelligan

Samedi 3 juin, 16 h

Scène du chapeau de la place Gerald-Godin  
(métro Mont-Royal). Entrée libre.

Avec DAPHNÉE AZOULAY (finaliste 2005),  
RENÉE GAGNON (lauréate 2005),  
BENOÎT JUTRAS (lauréat 2002) et  
TONY TREMBLAY (lauréat 1998)

Animée par Florence Lepout  
En collaboration avec  
le Marché francophone de la poésie